

La Gazette du 221B

Magazine d'études et d'actualité sur l'univers de Sherlock Holmes

Dossier : Sherlock Holmes sur scène

- Sherlock Holmes, personnage de théâtre
- Sherlock Holmes sur les planches françaises,
- Interview : Christophe Delort
- Rencontre : Nicolas Jonquères
- Le théâtre à Londres à la fin du 19^e siècle

NOUVELLE RUBRIQUE « MON CLUB ET MOI »



*Steven Doyle et les
Illustrious Clients of
Indianapolis*

ACTUS

- SHSL Film Night
- *Dans la tête de Sherlock Holmes*
- *Sherlock Holmes and the Real Thing*
- *L'Affaire de l'Exposition Universelle*

ÉDITO



Par Fabienne Courouge,
rédactrice en chef de la
Gazette du 221B

Sherlock Holmes est, comme nous l'avons souvent souligné, un personnage d'une remarquable plasticité, dont les aventures furent adaptées sous d'innombrables formes. La Gazette du 221B s'intéresse aujourd'hui à l'une des plus fécondes : le théâtre. Dès la fin du 19^e siècle, alors que les premières nouvelles venaient à peine de paraître, les scènes anglophones s'en emparaient déjà : *Under the Clock* (1893), *Le Sherlock Holmes* de William Gillette (1899), ou encore *The Speckled Band*, écrite par Conan Doyle lui-même. La France suivit rapidement, avec une adaptation de Gillette jouée dès 1907 au Théâtre Antoine. D'autres œuvres ont marqué les décennies suivantes, du *Loufock-Holmès* de Cami (1926) au *Chien des Baskerville* de Raymond Marcillac (1974).

Ces dernières années, la scène française connaît un véritable renouveau holmésien et les pièces fleurissent : *Le Secret de Sherlock Holmes*, les pièces de Christophe Delort, *La Chienne des Baskerville*, *Sherlock Holmes vs Conan Doyle*, *Le Cercle de Whitechapel*, *Les Voyageurs du crime* ou encore *Sherlock Holmes, le musical* pour n'en citer que quelques-unes.

La Gazette consacre un dossier complet à ce thème, mêlant interviews, témoignages et analyses. Nous inaugurons également une nouvelle rubrique, « **Mon club et moi** », ouverte par Steven Doyle, longtemps président des Illustrious Clients of Indianapolis.

Bonne lecture à toutes et tous.



SOMMAIRE

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES

3

Les brèves

SHSL Film Night.....4

L'Affaire de l'Exposition Universelle.....6

Dans la tête de Sherlock Holmes.....8

Sherlock Holmes and the Real Thing.....10

MON CLUB ET MOI

12

Steven Doyle et les Illustrious Clients
d'Indianapolis

DOSSIER

SHERLOCK HOLMES SUR SCÈNE

18

Sherlock Holmes, personnage
de théâtre,
par Brigitte Maroillat20

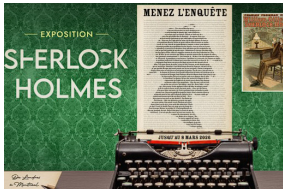
Sherlock Holmes sur les planches
françaises, par Caroline Renouard.....24

Interview : Christophe Delort.....30

Rencontre : Nicolas Jonquères.....36

Londres à la fin du 19^e siècle : capitale
du théâtre et laboratoire de la modernité,
par Fabienne Courouge.....42

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES



EXPO À MONTRÉAL

Le musée de Pointe-à-Callière, consacré

à l'histoire et à l'archéologie, propose **du 27 novembre 2025 au 8 mars 2026**, l'exposition [Sherlock Holmes, menez l'enquête](#). Cet événement immersif, entre histoire, littérature et enquête, vous invite à entrer dans l'univers du légendaire détective. Transportés à Londres au 19^e siècle, vous découvrirez les sources d'inspiration de l'auteur et suivrez à la trace le maître de la déduction dans une véritable enquête. Une halte à Montréal dévoile l'histoire méconnue des débuts de la police d'enquête et met en lumière des figures fascinantes comme le détective Silas Carpenter, véritable « Sherlock Holmes » québécois !



Le premier jeu 3D, basé sur

l'IA de Meikurui, « **Detective Sherlock : Shadow Stalker** », sortira sur toutes les plateformes au **premier trimestre 2026**.

Ce jeu est une expérience immersive de mystère et de déduction, propulsée par la dernière technologie des modèles d'IA à grande échelle et offrant une toute nouvelle forme d'interaction. Dans la peau de Sherlock Holmes, vous vous mesurerez à des dizaines de personnages animés par l'IA, découvrirez des indices et résoudrez des énigmes complexes. Chaque indice doit être obtenu par vous — le célèbre grand détective — à travers des conversations, des interrogatoires, la persuasion émotionnelle, l'exploration et la déduction.



YOUNG SHERLOCK

Très attendus, les huit épisodes de *Young Sherlock* produits et réalisés par Guy Ritchie seront à voir sur Prime Video. Leur diffusion commencera **en mars 2026**.

Sherlock, interprété par **Hero Fiennes-Tiffin**, a 19 ans dans cette nouvelle adaptation. Après avoir été envoyé en prison pour avoir volé des porte-monnaie, il décroche un job à Oxford par l'intermédiaire de Mycroft.

Mais il se retrouve bientôt mêlé à une affaire de meurtre au sein de la célèbre université de la ville. Décidant de mener sa première enquête, il perce à jour une vaste conspiration et entame une relation d'amitié avec Gulun Shou'an, une jeune princesse chinoise douée en arts martiaux, ainsi qu'avec un certain James Moriarty...



La « film night » de la Société Sherlock Holmes de Londres

Par Robin Rowles

Chaque automne, le club londonien offre à ses membres deux rendez-vous incontournables : la conférence Richard Lancelyn Green en octobre, et, quelques semaines plus tard, la très attendue soirée du Film Night. C'est un moment singulier, où les passionnés de Sherlock Holmes se retrouvent pour savourer des raretés cinématographiques et télévisuelles qui font revivre l'univers holmésien sous des formes inattendues.

Cette année, la Film Night s'est déroulée le 13 novembre, dans un lieu qui semble lui-même sorti d'un roman : le Cinema Museum de Kennington, au sud de Londres. Véritable coffre aux trésors, le musée déborde de caméras anciennes, d'affiches patinées et de souvenirs de tournages. Dans un coin, une table propose DVD, Blu-Ray et ouvrages sur l'histoire du cinéma, dont la vente contribue à soutenir le musée. La petite salle de projection, avec ses sièges traditionnels à bascule, et le bar attenant ajoutent au charme de l'endroit. Avant de plonger dans les films, un groupe d'invités s'est retrouvé autour d'un dîner convivial au restaurant Toulouse Lautrec, voisin du musée.

La soirée s'est ouverte sous la houlette de Catherine Cooke, éminente membre de la Société,



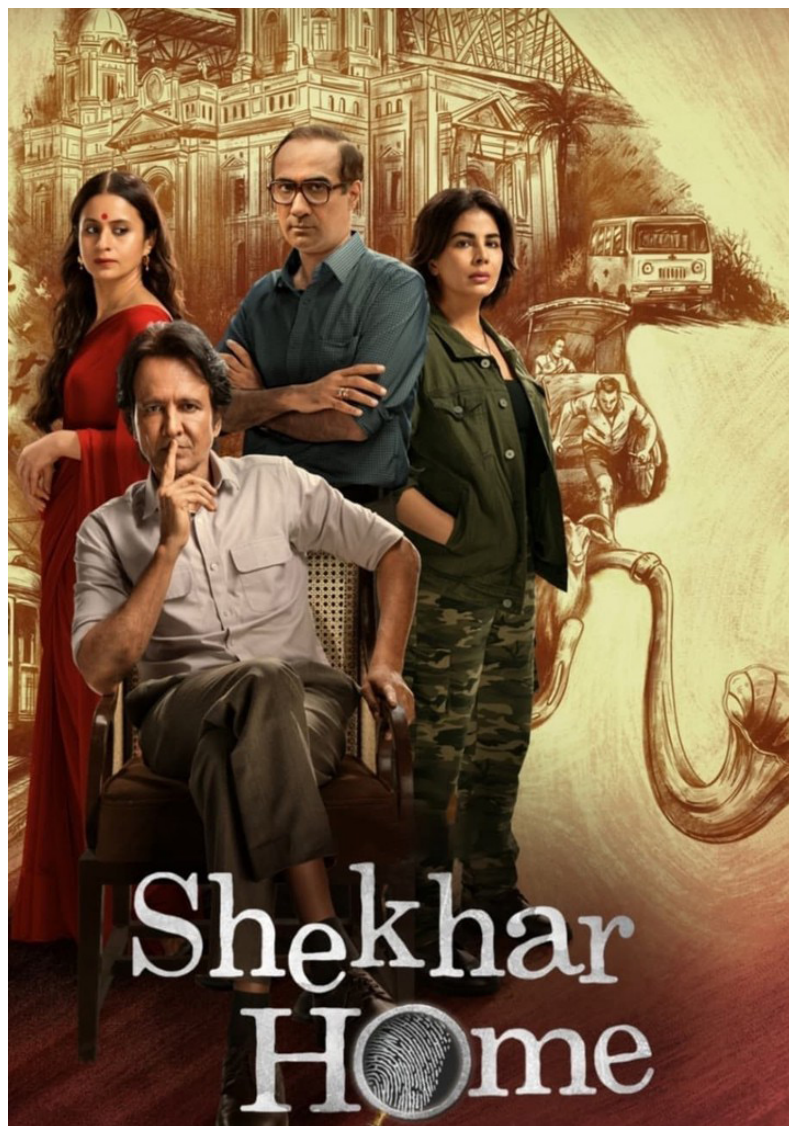
avant de passer le relais à Matthew J. Elliott, spécialiste de cinéma holmésien. Avec générosité, Matthew a partagé ses notes et ses anecdotes, remerciant chaleureusement au passage Roger Johnson, qui avait animé la soirée précédente. Puis, il a aiguisé l'appétit des spectateurs en évoquant les projets à venir : une deuxième saison de *Watson*, un projet français intrigant intitulé *Mademoiselle Holmes*, la future série *Young Sherlock* signée Guy Ritchie, et même une version indienne du *Chien des Baskerville*.

Le premier programme de la soirée transporta le public en Inde, avec *Shekar Home* (BBC India, 2024). Cet épisode pilote, intitulé *It's Elementary*, revisite *Une Étude en rouge* dans un cadre contemporain indien. Kay Kay Menon incarne un Holmes charismatique, épaulé par Ranvir Shorey dans le rôle du « Watson » local. Si l'ombre du *Sherlock* de Benedict Cumberbatch

plane sur la série, l'adaptation trouve sa propre voix grâce à des dialogues vifs et une mise en scène pleine d'énergie. Matthew souligne la qualité remarquable de ce pilote, conçu pour séduire les diffuseurs, et attend avec impatience la suite.

La seconde partie de la soirée nous emmena en Russie, avec une longue adaptation du *Rituel des Musgrave*, tirée de la série *Sherlock Holmes* (2013). Igor Petrenko et Andrei Panin incarnent Holmes et Watson dans une atmosphère dense et subtile. Contrairement à d'autres épisodes, celui-ci se dispense d'une intrigue parallèle impliquant Moriarty ou Irene Adler, ce qui permet de développer pleinement l'histoire originale. Les dialogues, en russe, sont accompagnés de sous-titres améliorés, plus fidèles que ceux des épisodes précédents. Matthew recommande de savourer cette série en prenant son temps : son rythme est celui d'une mèche qui brûle lentement, mais le moindre détail compte.

Ainsi s'acheva une soirée réussie, à la fois conviviale et riche en découvertes. Dans un lieu qui semble lui-même raconter une histoire. Le rédacteur repart avec l'envie de revenir, convaincu que le Cinema Museum est un écrin idéal pour ces explorations cinématographiques holmésiennes.



L'affaire de l'Exposition Universelle

Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et Edmond Luciole - 4

Eric Larrey

L'affaire de l'Exposition Universelle : Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et Edmond Luciole

Par Brigitte Maroillat

Pour son quatrième tome des aventures d'Edmond Luciole et Sherlock Holmes à Lyon, Éric Larrey met en mots une intrigue géopolitique complexe à dimension internationale. Aux côtés de la brillante Clarisse (sœur de la fiancée de Luciole) les deux

détectives enquêtent dans les plus hautes sphères de la diplomatie internationale.

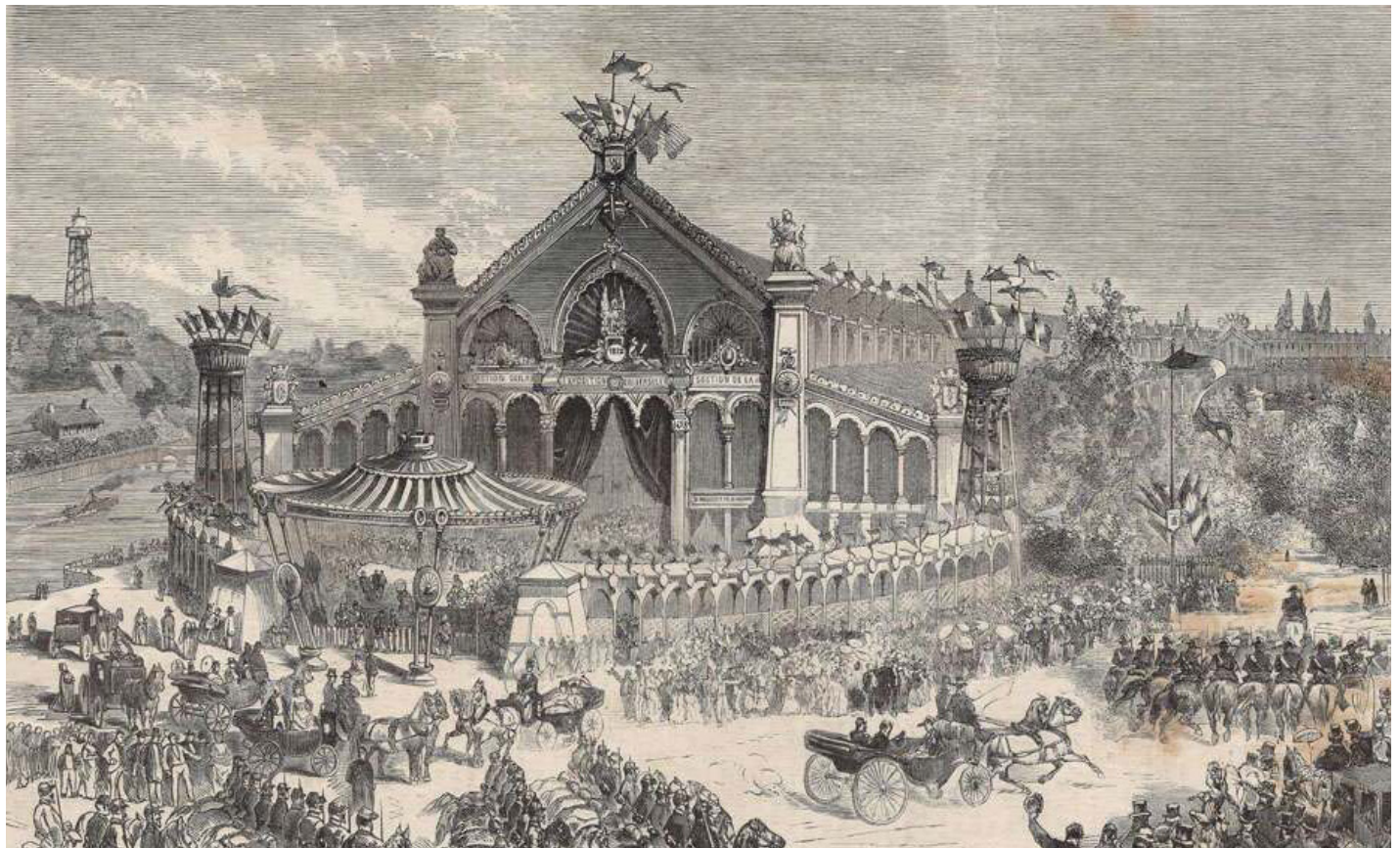
La France sort tout juste de la guerre avec la Prusse. Lyon se prépare à démarrer la construction de la basilique de Fourvière ainsi qu'à accueillir l'Exposition Universelle, promesse de gloire et de prospérité ! Des centaines de milliers de visiteurs se presseront au parc de la Tête d'Or pour admirer des merveilles en provenance du monde entier. Edmond et Sherlock sont contactés par le vice-consul anglais. En effet, Sir James Seymour, le représentant anglais envoyé pour l'exposition, a mystérieusement disparu. Le retrouver est impératif, car cet incident viendrait non seulement gâcher la fête, mais aussi envenimer les relations franco-britanniques. Une affaire qui mérite de mobiliser toutes les ressources de la jeune agence de détectives. Pourtant, Sherlock et Edmond n'ont d'autre choix que d'intervenir sur un second dossier, tout aussi sensible et urgent.

Comme à son habitude, Éric Larrey sait judicieusement mêler contexte historique et éléments d'investigation dans un cadre riche en événements. Dans cet opus, on peine toutefois à se sentir acteur aux côtés du jeune Sherlock, comme dans les précédents

romans, tant ce tableau, dense, tarde à prendre vie. En outre, le personnage de Clarisse, jeune femme audacieuse et intrépide, qui se veut ici le reflet de l'évolution de la société, semble prendre le pas sur le binôme Sherlock/Edmond au risque de surprendre les lecteurs holmésiens qui se sont attachés au duo d'enquêteurs au fil des précédentes aventures. Toutefois, on comprend bien qu'Éric Larrey tient ici à mettre en lumière la condition féminine en cette fin de siècle. À cet égard, il scrute, avec beaucoup de justesse et d'acuité, les prémices de la conquête d'indépendance des femmes face à la condescendance masculine et au patriarcat dominateur.

Ce qui capte davantage l'attention des holmésiens est sans nul doute l'exploration des relations complexes de Sherlock avec son frère Mycroft. L'ainé des Holmes a toujours été source de fascination et d'interrogations, du fait de ses activités mystérieuses et ses capacités de déduction, rivalisant largement avec celles de Sherlock. Éric Larrey fait ici sortir subtilement Mycroft de l'ombre. Sa seule présence à Lyon souligne d'ailleurs l'importance majeure des événements qui s'y déroulent. Il est réjouissant de voir comment Mycroft met en permanence au défi son frère cadet, électron libre par essence, afin qu'il mette ses capacités au service de l'Empire Britannique.

Ce quatrième tome s'inscrit dans la continuité historique chère à Éric Larrey. En s'arrimant aux rives internationales, cet opus ouvre de nouvelles perspectives aux aventures de Luciole et Holmes, même si l'on peut préférer l'environnement local qui conférerait un charme indéniable aux précédents romans. La fin en cliffhanger laisse présager à l'évidence un cinquième tome. Serait-ce l'occasion d'un retour aux sources ou d'un voyage imminent vers les rives londonniennes ? Les paris sont ouverts...



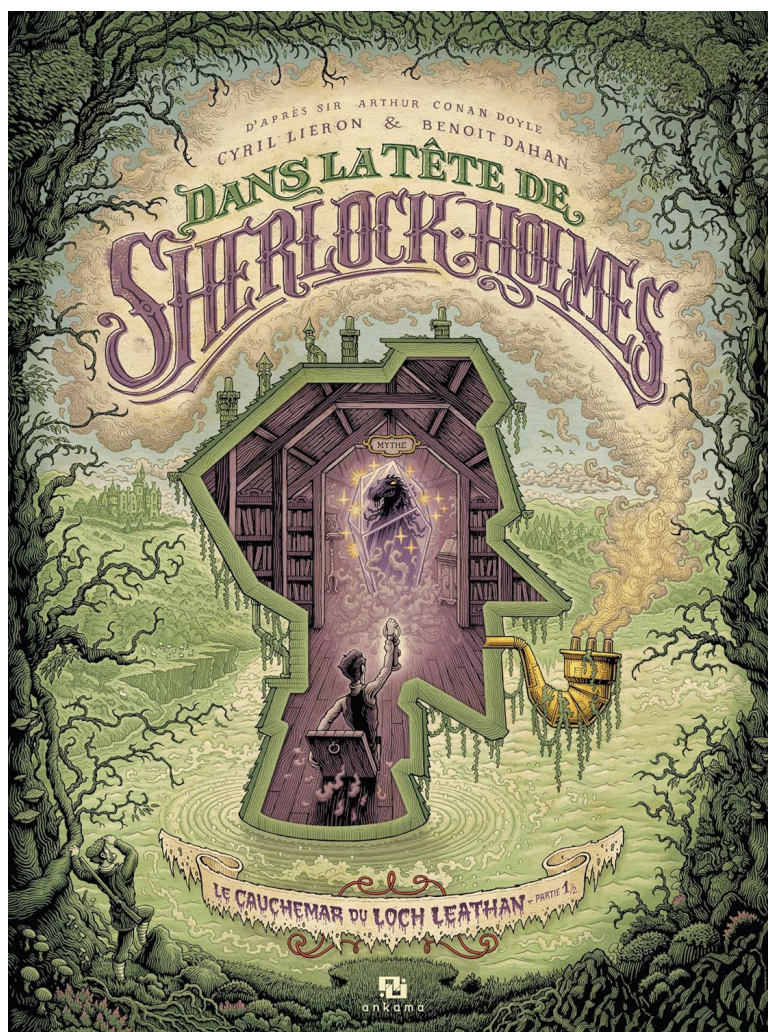
Dans la tête de Sherlock Holmes : Le cauchemar du Loch Leathan

Par Thierry Gilibert

« On ne change pas une bonne recette », ont sans doute pensé les auteurs de ce troisième tome de *Dans la tête de Sherlock Holmes*. Après un diptyque tout simplement fabuleux avec *L'Affaire du Ticket scandaleux*, Cyril Lieron et Benoît Dahan étaient attendus au tournant en annonçant une nouvelle enquête, toujours portée par un graphisme travaillé, ludique et délicieusement loufoque. Comment, en effet, renouveler cet aspect joueur, autant dans la lecture de l'enquête que dans la manipulation des pages, qui offrent plusieurs niveaux de lecture ? C'est donc avec une certaine fébrilité que nous nous lançons dans ce *Cauchemar du Loch Leathan*... et l'on est rapidement rassuré : les auteurs ont encore des idées de génie et offrent un plaisir de lecture immédiat, inventif, sans jamais trahir l'esprit de Sir Arthur Conan Doyle.

Tout commence avec l'arrivée d'une lettre étrange adressée à Sherlock Holmes. Il décide alors, avec Watson, de partir sur l'île de Skye pour élucider une série de morts mystérieuses, sur fond de mythe du kelpie : ce cheval aquatique fantomatique qui semble attirer les habitants au fin fond du loch. Cette entrée en matière, à la fois intrigante et atmosphérique, s'inscrit parfaitement dans l'univers visuel et narratif que le duo a su créer.

L'ouverture découpée au centre de la couverture, qui nous aspire littéralement dans le récit, fonctionne toujours aussi bien, et le dessin qu'elle révèle demeure aussi insolite que bluffant. La mise en page, affranchie de tout carcan, continue d'étonner par son inventivité : déploiements sur doubles pages, jeux de pliage, circulation visuelle parfaitement maîtrisée. Le trait, dynamique et expressif, sublime les perspectives et la mise en scène des protagonistes. S'il conserve un léger aspect caricatural — mâchoires accentuées, silhouettes marquées — c'est juste ce qu'il faut pour renforcer



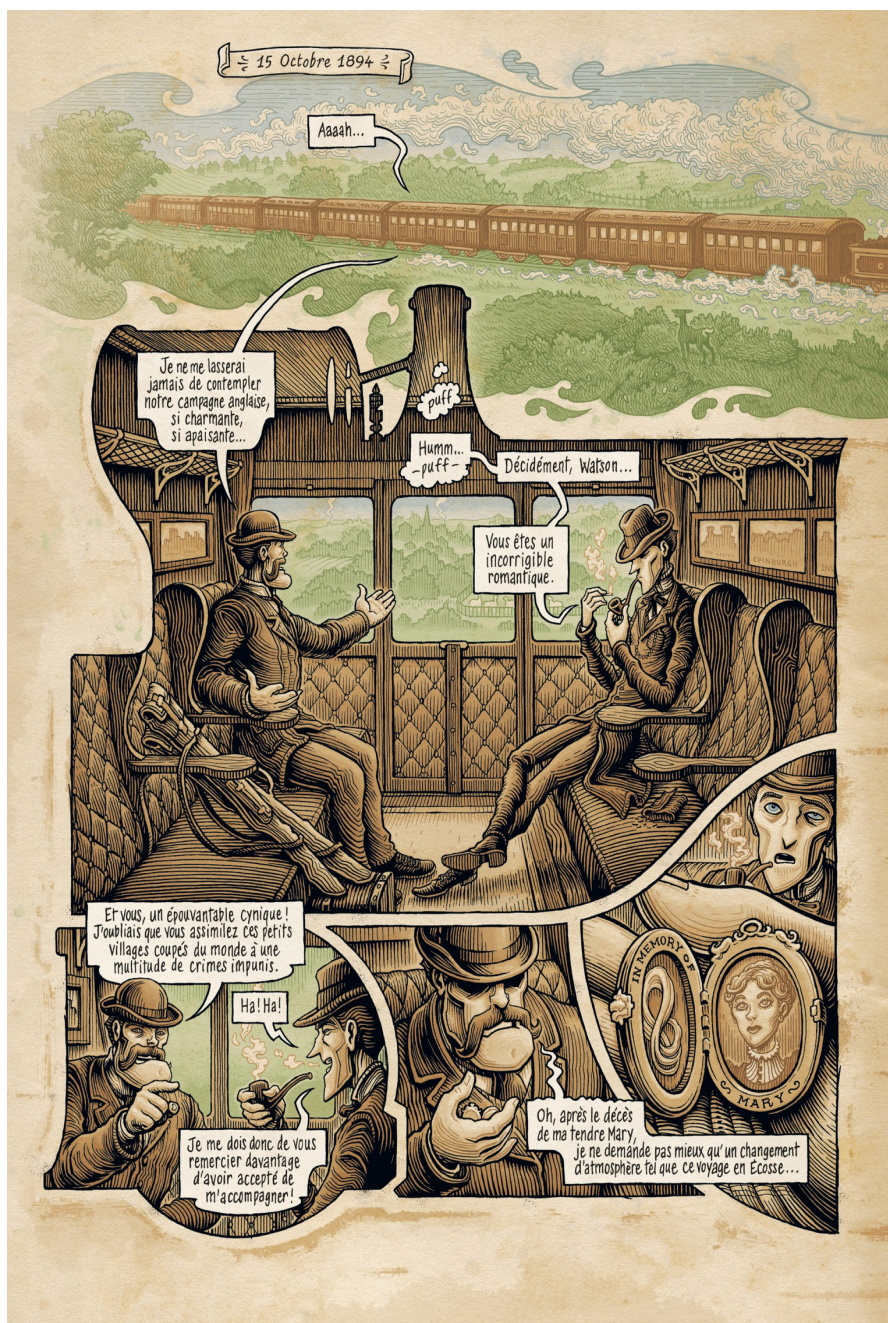
la personnalité des personnages. J'adore la manière dont l'artiste joue avec les ombres : les yeux de Holmes sous sa casquette, sa silhouette élancée, ses pommettes saillantes, son nez pointu... tout concourt à une présence graphique très forte.

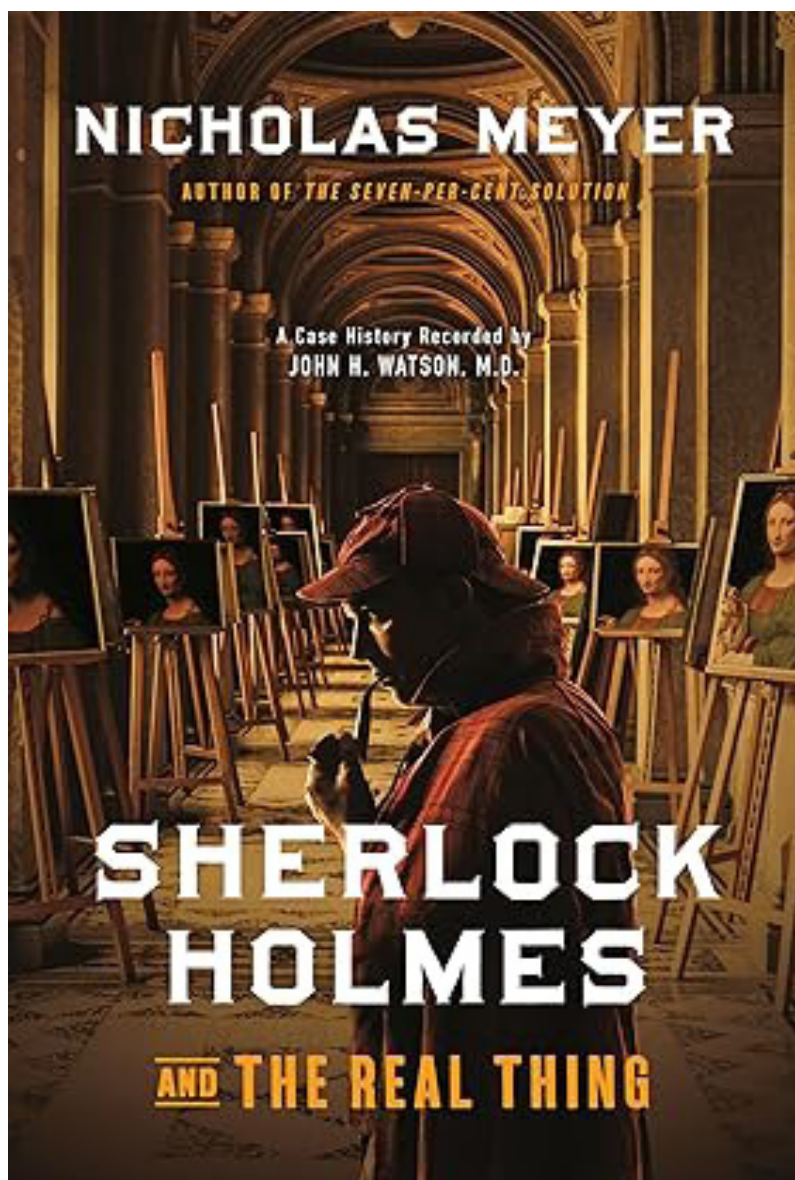
La palette, sobre et délicate, installe une ambiance prenante. La narration visuelle, elle, reste un modèle du genre : petites montres indiquant le passage du temps, cartes et tracés des déplacements... autant d'éléments qui ancrent l'histoire dans un espace-temps clair et vivant.

Quant au scénario, l'emprise du diabolisme à l'œuvre dans l'intrigue est presque palpable. On sent que Sherlock Holmes devra mobiliser toute sa sagacité pour en venir à bout. La caractérisation des personnages est fouillée, presque à la manière d'Agatha Christie. Le choix de cette secte de dresseurs de femmes et de chevaux m'a d'ailleurs rappelé le fameux toast des cavaliers : « Allons boire à nos chevaux, à nos femmes et à ceux qui les montent ! » L'ensemble, servi par des dialogues ciselés, évoque plusieurs nouvelles de Conan Doyle, avec ce mélange subtil de rationalité, de frôlement fantastique et de drame imminent.

La suite est attendue avec une grande impatience. Seul petit bémol : la manière dont Sherlock qualifie trop souvent Watson de

stupide dans ses pensées. Watson n'est pas stupide ; il est simplement à côté de la plaque. C'est une nuance importante, et j'aimerais que les auteurs en tiennent compte pour que le plaisir — déjà renouvelé à chaque tome — demeure intact.





Sherlock Holmes and the Real Thing

Par Brigitte Maroillat

Dans ce nouvel opus du journal du docteur Watson, Nicholas Meyer explore le monde de la contrefaçon artistique et propose une réflexion profonde sur ce qu'est l'art et ce qui fait la valeur d'une œuvre. Si un faux est remarquablement exécuté au point de tromper le regard, n'est-il pas autant une œuvre d'art que l'original ? Une fois encore, Nicholas Meyer ne se contente pas de raconter une histoire : il apporte, l'air de rien, sa pierre à un débat artistico-philosophique qui traverse les siècles depuis Platon et Aristote.

L'intrigue débute de façon très classique : au milieu d'un hiver de cette fin du 19^e siècle,

Londres est paralysé par une succession de tempêtes de neige et Sherlock Holmes s'ennuie ferme. C'est alors que Lady Vera Glendenning, récemment veuve, l'engage pour retrouver son locataire Rupert Milestone, portraitiste de son état, disparu en laissant toutes ses affaires derrière lui. A priori, cette proposition ne ressemble pas à l'affaire du siècle tant espérée par Holmes... C'est du moins le cas jusqu'à ce que l'on retrouve le corps de Milestone dans un lieu des plus macabres, puis une série de victimes qui semblent liées les unes aux autres. Holmes se trouve alors plongé dans le monde obscur du marché de l'art, où la tromperie, l'ambition et la cupidité se révèlent aussi mortelles que n'importe quelle arme.

De son vivant, Milestone avait la réputation d'un copiste prodigieusement doué, capable de reproduire les styles des maîtres anciens comme celui des modernes. Restaurateur d'œuvres, il travaillait également pour le redoutable marchand d'art Sir Jonathan Van Dam. En faisant appel à Juliet Packwood, nièce du marchand de Milestone (et fille du défunt compagnon d'armes de Watson, le colonel John Packwood), ainsi qu'à Signor Garibaldi, expert en authentification, Watson élabore une théorie... Hélas son éternel cœur d'artichaut, sensible aux charmes de la jeune

femme, risque de compromettre son jugement. Finalement, Holmes, grâce à sa puissance déductive, remettra l'enquête dans la bonne direction.

Nicholas Meyer n'a rien perdu de son talent pour se renouveler à chaque aventure, recréer l'univers holmésien avec brio et enthousiasme, notamment dans les échanges entre les deux protagonistes, il mêle avec un talent remarquable détails historiques et fidélité aux personnages originaux. Il s'attache ici au monde de l'art londonien de la fin du 19^e siècle. L'intrigue, habilement construite, progresse crescendo pour explorer plusieurs questions : qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre original de la Renaissance ? Qu'est-ce qu'une copie ? Pourquoi l'authenticité est-elle si importante à nos yeux, et pourquoi la recherchons-nous ? Quelle importance accorder à l'intention de l'artiste lorsqu'il peint des reproductions ? Et, plus intéressant encore, une œuvre justifie-t-elle de tuer ou de mourir pour elle ? Nicholas Meyer se délecte d'explorer les ressorts intellectuels et moraux de la création et de la circulation des œuvres d'art, le tout sur fond d'enquête policière impeccablement construite, animée par des personnages fascinants qui semblent tous mener une double vie.

En somme, préparez-vous à dévorer ce roman d'une traite — puis à le relire pour savourer toute la réflexion sous-jacente sur l'essence même d'une œuvre d'art. La réussite de ce livre rend d'autant plus attristant ce que nous découvrons en postface : Nicholas Meyer confie qu'il s'agit peut-être du dernier journal de Watson. L'auteur explique vouloir quitter l'univers de Sherlock Holmes avant de risquer de se répéter. Si cet ouvrage devait être le dernier, il aurait tiré sa révérence en beauté.



Nouveauté

À partir de ce numéro, La Gazette du 221B inaugure une nouvelle rubrique destinée à mettre en lumière les sociétés holmésiennes des quatre coins du monde.

À chaque parution, un de leurs membres éminents nous offrira un regard privilégié sur la vie de son club : son histoire, ses activités, ses traditions, ses travaux, ses soirées mémorables et cette alchimie subtile qui font d'un club holmésien bien plus qu'un simple rassemblement de lecteurs. Une manière d'explorer, de l'intérieur, la richesse et la diversité de la grande famille holmésienne.

MON CLUB *et moi*

Pour inaugurer cette rubrique, nous avons l'honneur d'accueillir

Steven Doyle, *des Illustrious Clients d'Indianapolis*

À notre époque, le terme de « scion society » est plus ou moins devenu un synonyme de « club holmésien ». Mais à l'origine, il s'agit exclusivement d'une branche locale des *Baker Street Irregulars* de New York, les *Illustrious Clients* d'Indianapolis sont fiers d'être l'une des plus anciennes véritables scion societies de l'histoire de l'univers holmésien, univers initialement créé par des passionnés des aventures de Sherlock Holmes qui aimaient discuter de leur héros dans un esprit de camaraderie.

L'histoire est bien connue : Arthur Conan Doyle s'éteint en 1930, et à peine deux ans après, plusieurs essais furent publiés, notamment *La Vie privée de Sherlock Holmes* de Vincent Starrett. Puis, à la fin de l'année 1933, Christopher Morley, lance, dans le *Saturday Review of Literature*, l'idée d'un cocktail à New York pour célébrer l'anniversaire de Sherlock Holmes, qu'à la suite d'un raisonnement farfelu, il a fixé au 6 janvier. Trois semaines plus tard, il raconte l'événement dans le *Saturday Review of Literature*. Ce geste marque la naissance officielle des BSI et, plus largement, de l'univers holmésien.

Mais il fallut attendre le milieu des années 40 pour que se produise le grand boom des scions societies. En quelques années, ces dernières, officiellement affiliées aux BSI, ont fleuri partout aux États-Unis. Parmi elles se trouvait le club des *Illustrious Clients* d'Indianapolis,



qui a été fondé en 1946. L'histoire de la création de ce club, dont j'ai longtemps été le président, est la plus singulière que je connaisse.

Les origines des *Illustrious Clients*

L'histoire commence avec un adolescent de 14 ans, Gerald « Jerry » Neal Williamson. En 1945, ses parents ont déposé Jerry au cinéma du centre-ville pour assister à une double séance pendant qu'ils faisaient des courses.

Fasciné par le film avec Basil Rathbone qu'il découvre, Jerry reste jusqu'à la toute fin du générique, pour savoir qui est l'auteur de ces histoires de détective. Puis, il se rend à la bibliothèque, où il déniché ce qu'il appellera « le trésor d'une vie » : les volumes du Canon. Enfin, peu après, sa tante lui offre l'intégrale de Sherlock Holmes.

Rapidement, Jerry découvre qu'il existe un monde plus vaste : il lit un article d'Anthony

Boucher sur les *Baker Street Irregulars*, écrit à l'auteur, puis entre en contact avec Clifton R. Anderson, fondateur des *Scandalous Bohemians* d'Akron, Ohio. Anderson le met en relation avec Edgar Smith, vice-président de General Motors et figure des BSI. À quatorze ans, Jerry correspond déjà avec les grands noms du milieu. Plein d'ardeur et d'enthousiasme, fort de ses talents littéraires naissants, Jerry entretient une correspondance prolifique avec des Holmésiens du monde. Ceux qui savaient qu'il n'avait que quatorze ans trouvaient sa candeur pleine de charme, tandis que d'autres, qui le croyaient adulte, l'estimaient un peu pesant, voire le considéraient comme un idiot narcissique.

Il est important de comprendre la situation de ce garçon du Midwest, que je soupçonne d'avoir été harcelé pendant son enfance. Il se sent enfin légitime et respecté. Jerry, à la période de la création des *Illustrious Clients*, était tout simplement ce que l'on appelle aujourd'hui un « *nerd* », un timide qui a trouvé sa tribu et s'y est engouffré tête baissée, manquant encore d'une certaine discrétion et d'humilité.

Cliff Anderson lui souffle une idée : créer son propre club à Indianapolis, et lui suggère même un nom : *The Illustrious Clients*. Jerry y travaille alors avec l'aide d'un ami de sa famille, nommé Pete

Williams, et annonce la fondation du club dans l'*Indianapolis News* et le *Baker Street Journal*. Le 14 février 1947, treize membres se réunissent pour la première fois, dont Jay Finley Christ, venu de Chicago. Dès le départ, la diversité des membres donne son esprit au club : un mélange de passionnés venant de l'Indiana, mais aussi d'autres villes et même de l'étranger.

Et très vite, les *Illustrious Clients* se distinguent par leurs publications. À cette époque, pour rejoindre le club, les membres devaient écrire et soumettre un poème, un essai ou un pastiche. Jerry rassembla ces travaux provenant d'auteurs locaux et de noms réputés. Il les rassemble en 1947 en un volume appelé *The Client's Case-Book*. Derrière son apparence modeste se cache un trésor qui compte désormais parmi les classiques holmésiens,

contenant des contributions de Vincent Starrett, Ben Abramson, Jay Finley Christ, C.R. Andrew, Edgar W. Smith et Helene Yuhasova... Deux autres volumes suivront en 1949 et 1953, suivant la même formule mêlant les écrits d'auteurs locaux et d'holmésiens illustres. Parmi ceux-là, on rencontre Ellery Queen, Anthony Boucher, Robert A. Cutter, Jay Finley Christ, Clifton R. Andrew, Edgar W. Smith, Nathan Bengis, Christopher Morley, Vincent Starrett, Charles Honce, Owen F. Grazebrook, Bliss Austin, Doyle



Beckemeyer et August Derleth.

Jerry, pris par ses études puis sa vie adulte, s'éloignera ensuite de son club. Mais ce dernier continue à prospérer, animé par de nouveaux leaders, jusqu'au début des années 1960. Puis les réunions s'espacent, les membres déménagent. Les *Illustrious Clients* ne disparaissent pas vraiment : ils survivent en gardant la conviction que l'histoire n'est pas terminée.

La Renaissance des *Illustrious Clients*

Au milieu des années 1970, l'Amérique vit au rythme de la fièvre Sherlock Holmes, et à Indianapolis, deux passionnés décident de rallumer la flamme du club en sommeil. Mike Whelan, futur membre des *Baker Street Irregulars*, et Bill Lutholz, journaliste local, redonnent vie aux *Illustrious Clients* et, grâce à eux, naissent des coutumes, des fonctions officielles, des rituels qui perdurent encore aujourd'hui, y compris une caractéristique devenue depuis une marque de fabrique du club : la fréquence des réunions. Les *Illustrious Clients* se réunissent neuf fois par an, ce qui fait d'eux l'une des « scion societies » les plus actives des États-Unis !

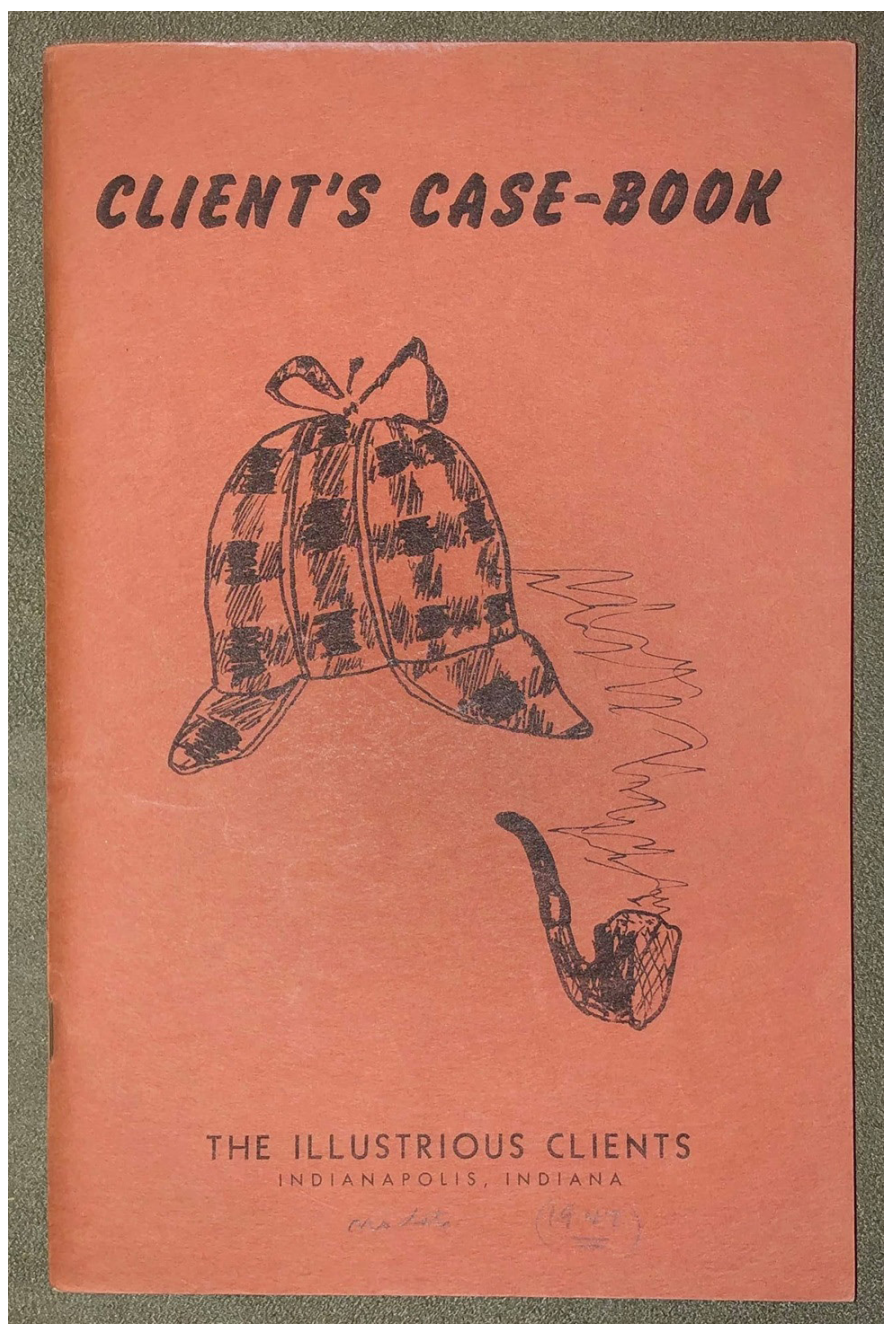
Malheureusement, à cette époque, Jerry Williamson, le fondateur, se brouille avec la nouvelle direction. Une ombre au tableau, un regret. Plus tard, Jerry regardera en arrière avec nostalgie, conscient que les souvenirs sont parfois le plus beau des héritages. Ce fut une épreuve, mais les *Illustrious Clients* poursuivirent leur route

et continuèrent à s'épanouir.

Mais au milieu des années 1980, les difficultés refirent surface. Des membres clés déménagèrent, la direction devint instable, et le club se retrouva de nouveau à la croisée des chemins.

L'ère moderne

Je me suis jusque-là placé dans la position de l'historien pour raconter la saga des *Illustrious Clients*, mais à partir de cette époque, leur histoire se mêle à mon expérience personnelle. J'avais 26 ans, et je venais de lancer *The Sherlock Holmes Review*. Un midi, je pousse la





porte d'une librairie spécialisée dans le roman policier. Je voulais simplement convaincre la propriétaire de proposer quelques exemplaires du magazine dans sa boutique.

C'est alors qu'on m'a présenté Don Curtis. Il venait de devenir président des *Illustrious Clients* et m'a invité à rejoindre le club. « Je ne sais pas... je ne suis pas vraiment du genre à rejoindre des clubs », avais-je répondu. Mais la curiosité l'emporta. J'assistai à une réunion, et ce fut le début d'une aventure qui dure depuis près de quarante ans.

Don Curtis a dirigé les *Illustrious Clients* à partir de 1986 et pendant vingt-cinq ans. C'est le plus long mandat d'un dirigeant dans l'histoire de l'organisation.

Il concentra son action sur les activités « classiques » d'une scion society autour du Canon holmésien. Ce furent 25 ans de stabilité, durant lesquels le nombre d'adhérents augmenta régulièrement.

Après la retraite de Don, Vincent Wright dirigea le groupe pendant deux ans, modernisant notre communication.

En 2014, j'ai eu l'honneur de prendre la relève. Aujourd'hui, nous sommes plus de cent membres, et nos réunions rassemblent en moyenne cinquante passionnés.

Je voudrais souligner le fait que les *Illustrious Clients* ne sont pas seulement membres du club ; ils



sont aussi des amis. Bon nombre des liens qui se sont noués remontent maintenant à des décennies, et cette cohésion confère à l'organisation une puissante unité.

Notre programmation est à la fois traditionnelle et innovante, et le très haut niveau de participation de nos membres à nos réunions a donné au club une énergie et un élan qui nous amènent régulièrement de nouveaux membres.

Toutes les six semaines, nous nous retrouvons autour d'un dîner. Les soirées s'ouvrent par des annonces, se poursuivent par des toasts, un quiz, des discussions animées autour d'une histoire du Canon. L'année est également ponctuée par plusieurs événements particuliers.

- Janvier : le dîner victorien.
- Juin : l'excursion estivale. Cette

année, nous avons visité le Stone Age Institute à Bloomington, Indiana, où nous avons partagé la fascination d'Arthur Conan Doyle pour les temps préhistoriques, y compris les dinosaures et l'homme néolithique.

- Août : le festival du film à la bibliothèque de Zionsville, où se mêlent courts-métrages, dessins animés, épisodes télévisés et classiques du cinéma sherlockien.
- Décembre : la réunion de Noël autour de la *Blue Carbuncle*.

Ce n'est plus seulement un club. C'est une famille élargie, soudée par une passion commune. À Indianapolis, l'esprit de Sherlock Holmes continue de vivre. *The game is afoot*, comme toujours.



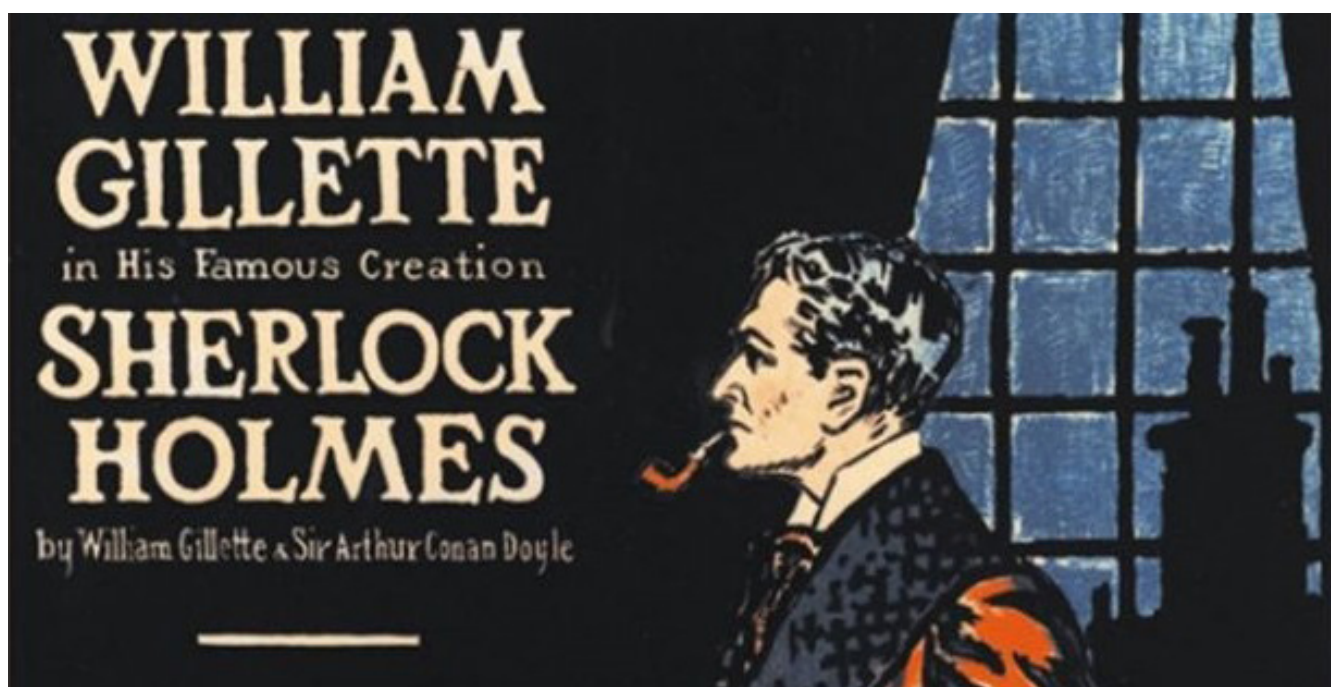
DOSSIER SPÉCIAL



SHERLOCK HOLMES

sur scène

- Sherlock Holmes, personnage de théâtre par essence, par Brigitte Maroillat
- Sherlock Holmes sur les planches françaises, de William Gilette à Christophe Guillon, par Caroline Renouard
- Interview : Christophe Delort, auteur et metteur en scène du *Signe des quatre*
- Rencontre avec Nicolas Jonquères autour de l'adaptation de *La Bande mouchetée*
- Londres à la fin du 19^e siècle : capitale du théâtre et laboratoire de la modernité; par Fabienne Courouge



Sherlock Holmes, personnage théâtral par essence

Par Brigitte Maroillat

Né sous la plume de Conan Doyle, mais porté par l'imaginaire du théâtre, Sherlock Holmes avance dans ses enquêtes comme sur une scène, entre ombres, révélations et jeux de masques. Héritier de Shakespeare autant que du roman policier, il demeure un personnage dramatique dont les comédiens ont affiné la silhouette et la légende.

Le genre policier est né avec le théâtre antique et on peut déjà en deviner les contours dans *Œdipe Roi* de Sophocle, où l'on voit Œdipe mener une enquête sur ce que l'on nommerait aujourd'hui un *cold case* à savoir, l'assassinat du roi de Thèbes. À l'issue de ses investigations, il découvrira qu'il est lui-même l'auteur du méfait. L'enquêteur était donc le meurtrier, et l'expression « coup de théâtre » était ainsi née, inspirant bien des rebondissements aux auteurs à l'imagination fertile. Le genre policier est donc intimement lié à la théâtralité et Sherlock Holmes, génie suprême de l'enquête, imaginé par Conan Doyle, en est également une émanation. Il

aime occuper le devant de la scène bien que les honneurs lui importent peu ; seul le jeu le galvanise. Adeptes des effets de surprise, des déguisements en tout genre, il cultive l'art de théâtraliser ses actions et de se mettre en scène. Et du jeu de piste au jeu de scène, il n'y a qu'un pas qu'il franchit aisément à chacune de ses aventures.

Sherlock Holmes est un personnage profondément théâtral, car son *modus operandi* repose sur la mise en scène et la dramaturgie. D'abord, ses enquêtes sont construites comme une pièce où chaque détail est un indice et chaque révélation un coup de théâtre. Le détective aime captiver

son entourage, en particulier Watson, souvent après avoir cultivé le suspense jusqu'au dernier moment. Il aime exposer ses déductions en dosant ses effets pour scruter les réactions de son interlocuteur et ainsi vérifier si la démonstration a fait mouche. Il l'avoue du reste dans *Le Traité naval* : « Je ne sais pas résister à une touche de théâtralité ».

En outre, son apparence et ses manières renforcent cet aspect théâtral. Tel un costume de scène, la cape, la pipe, le deerstalker créent une silhouette immédiatement reconnaissable. Holmes joue un rôle devant ses interlocuteurs, alternant entre froid détachement et bouillonnante exubérance lorsqu'il triomphe de l'énigme. Enfin, il maîtrise l'art de la mise en situation. Il n'hésite pas à tendre des pièges ou à orchestrer des confrontations finales qui ressemblent à des scènes de théâtre. Son intelligence s'exprime non seulement par la logique, mais aussi par sa capacité à transformer

l'enquête en un spectacle de l'esprit. Ainsi, Sherlock Holmes est un personnage théâtral par essence parce qu'il vit ses enquêtes comme un jeu dont il est à la fois le metteur en scène et l'acteur.

Les acteurs de théâtre sont souvent considérés comme d'excellents interprètes de Sherlock Holmes, car ce rôle exige une intensité, une précision et une capacité à incarner des émotions subtiles. Le théâtre forge toutes les qualités indispensables à cette fin : la diction facilite les répliques rapides et la capacité à jouer des contrastes permet d'alterner énergie frénétique et immobilité introspective. William Gillette, un des premiers interprètes de Holmes sur

scène, a parfaitement su jouer de toute cette palette de jeu lui permettant de saisir une certaine atmosphère propre à l'univers holmésien. Gillette, connu pour son économie de moyens, était l'antithèse des tragédiens de l'époque qui versaient dans l'exagération des postures et des gestes. Il jouait sur une gestuelle nerveuse, mais d'une grande précision. Aucun mouvement inutile, tout était étudié pour que le corps réponde de la manière la plus juste possible à l'expression d'une mécanique intellectuelle en action. Une approche qui a servi incontestablement



Niels Grønne portant tous les accessoires de Sherlock Holmes pour la pièce danoise *Sherlock Holmes og Dronningens Kronjuveler* – 2017

de modèle à Basil Rathbone, Jeremy Brett, Peter Cushing, Ian Richardson et Benedict Cumberbatch.

Il est important de souligner que tous les acteurs précités viennent du théâtre et ce n'est pas un hasard si tous se sont illustrés dans le répertoire shakespearien. Les comédiens formés au théâtre classique et à Shakespeare, sont capables d'incarner le détective avec une profondeur unique et une rare intensité, car ils érigent en art tout à la fois la maîtrise du verbe, la présence scénique, le goût pour la complexité psychologique et le sens du détail. Les pièces de Shakespeare requièrent des comédiens une compréhension profonde du rythme et de la musicalité du texte. Ces compétences aident à rendre les répliques

incisives de Holmes percutantes et les monologues déductifs clairs. Shakespeare forme les acteurs à explorer des personnages aux émotions multiples et aux motivations ambiguës. Avec son mélange de froide logique et de subtils élans d'humanité, Holmes profite de cette approche nuancée.

Si on poursuit plus loin l'analyse, on peut observer que Holmes, personnage paradoxal, tient à la fois de Hamlet et de Richard III. En effet, le détective, Hamlet et Richard III sont des êtres à l'intériorité profonde, souvent tourmentés ou obsédés par une idée. Sur le plan de l'intelligence et de la stratégie, ils se distinguent tous par leur esprit aiguisé et leur capacité à manœuvrer pour atteindre leurs objectifs. Quant à leur rapport au drame et au mystère, Hamlet enquête sur le meurtre de son père, Holmes résout des intrigues criminelles et Richard III les fomenté. Tous trois sont dotés d'une présence scénique forte : chacun capte l'attention du public par des monologues, des déductions brillantes ou des manipulations spectaculaires.

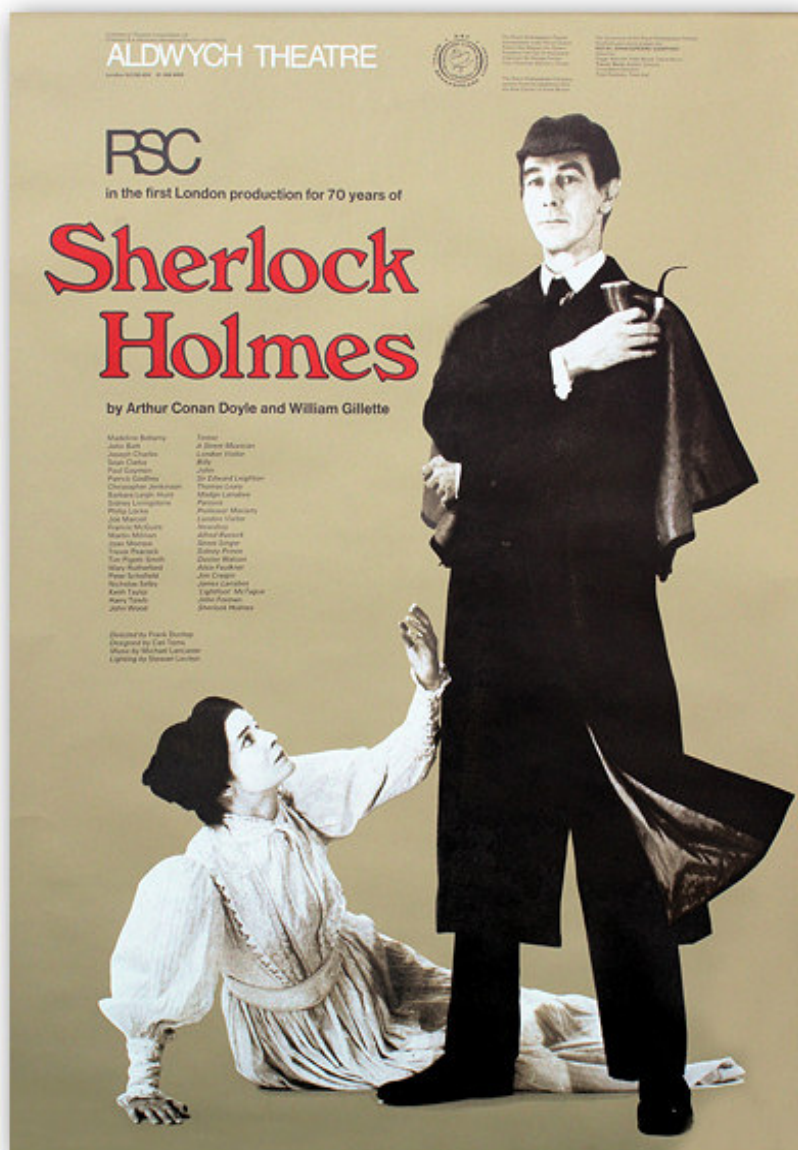
Avec Hamlet, Sherlock Holmes partage

la quête de vérité et un caractère parfois naïf et juvénile. C'est sans doute pourquoi Ian Richardson (qui est d'ailleurs le seul interprète de Sherlock Holmes à avoir joué à la fois *Hamlet* et *Richard III*) a fait de lui un personnage souriant et joueur. Mais ils partagent également d'autres traits. Par exemple, une tendance à l'introspection : Hamlet s'isole dans ses monologues, tandis que Holmes évoque sa capacité à se couper du monde et à se réfugier dans son cerveau qu'il considère comme un grenier où ses connaissances sont « rangées » de manière à faciliter ses raisonnements. Un rapport complexe à la vérité ensuite : Hamlet cherche à confirmer la culpabilité de son oncle avant d'agir, Holmes traque la vérité derrière chaque énigme. Le goût de la mise en scène, enfin : Hamlet organise une pièce pour piéger Claudius et Holmes use parfois de déguisements ou de subterfuges pour piéger ses adversaires. Par certains aspects, Holmes tient aussi de Richard III. Il peut avoir des côtés sombres et imprévisibles et se montrer autoritaire, froid et sardonique. Dans ce contexte, Conan Doyle avait-il donc



Benedict Cumberbatch dans le rôle d'Hamlet-Barbican Theatre, Londres, 2015. © Johan Persson

Shakespeare à l'esprit lorsqu'il créa le personnage de Holmes ? Cela est très probable, surtout quand on réalise qu'une des formules les plus célèbres prononcées par le détective : « Le jeu est lancé » (« *The game is afoot* ») est extraite d'*Henri V*. Même si ce lien avec Shakespeare ne relève pas de l'évidence, certains auteurs se sont emparés du sujet. À cet égard, Robert Fleissner a publié en 2003 une étude approfondie établissant de nombreux liens entre Doyle et Shakespeare dans son ouvrage *Shakespearean and Other Literary Investigations with the Master Sleuth (and Conan Doyle) Homing in on Holmes*. De nombreux auteurs de fictions ont également établi dans leurs pastiches des liens entre les deux auteurs : on peut citer, côté américain, *The Unique Hamlet*, de Vincent Starrett, paru en 1920, et, côté britannique, *Sherlock Holmes and the Shakespeare Globe murders* de Barry Day (1997) et *Sherlock Holmes and the Shakespeare Letter* de Barry Grant, récit dans lequel Holmes est à la recherche d'une lettre volée, prétendument écrite par Shakespeare. L'ombre du dramaturge de Stratford-upon-Avon est bien présente, et il n'est nul besoin d'établir des liens évidents pour savoir qu'il a toujours de manière consciente ou inconsciente influencé les auteurs anglo-saxons. Sir John Gielgud avait l'habitude de dire « *Shakespeare est en toute chose, il n'est pas possible d'échapper à son pouvoir d'attraction prodigieuse* ». Dans le canon holmésien, l'art des dialogues incisifs, des mystères et de l'étude des motivations humaines s'inscrit dans une tradition littéraire en partie héritée de Shakespeare.



Le détective d'Arthur Conan Doyle a exercé une telle fascination depuis la parution de ses romans il y a plus d'un siècle qu'il n'a eu de cesse d'inspirer romanciers et dramaturges. Son charisme repose sur une mise en scène constante de lui-même. Entre ses apparitions spectaculaires, ses silences calculés et son goût pour la dramatisation des enquêtes, il transforme chaque investigation en véritable représentation. Ainsi, Holmes dépasse le simple rôle de détective pour devenir un acteur de sa propre légende. Il s'impose comme un héros taillé pour la scène, où son génie, sa singularité et son aura dramatique prennent toute leur dimension.



Sherlock Holmes sur les planches françaises

Par Caroline Renouard

Au-delà des romans et nouvelles de Conan Doyle, Sherlock Holmes a très vite trouvé une vie sur scène. Souvent à la pointe de l'équipement électrique, les théâtres qui ont commencé à mettre en scène Sherlock Holmes utilisaient des effets lumineux pour révéler le détective sous un nouveau jour devant les spectateurs. Il fallait cependant conjuguer ces envies novatrices avec la nécessité de conserver la familiarité du spectateur avec la figure holmésienne. La France produisit bon nombre d'adaptations et c'est ce point de vue du théâtre français sur le détective qui sera « mis en lumière » dans ce texte.

Les débuts de Holmes au théâtre : William Gillette et le « réalisme sensationnel »

En 1899, William Gillette, acteur et dramaturge américain, crée une pièce qui va marquer durablement l'histoire du théâtre policier.

Son interprétation de Holmes est sobre, nerveuse, presque minimaliste. Contrairement aux tragédiens de l'époque qui occupaient la scène avec emphase, Gillette choisit une économie de gestes : une

intensité froide, des contractions du visage et des mains qui traduisent la tension intérieure du détective.

Mais ce qui frappe surtout, ce sont les innovations techniques. La spectacularisation de sa mise en scène naît de l'expérimentation technologique qui provoque un effet magique surgissant d'une impression d'encore jamais vu. La pièce de William Gillette jouait ainsi dès 1899 sur les effets de surprise, dans sa scénographie comme dans son récit. La mise en scène s'inscrivait dans le genre alors

novateur du théâtre de Broadway, établi en partie par Gillette lui-même, qui était celui du réalisme sensationnel (*sensational realism*). Gillette utilise des trucages, des trappes, des passages secrets, une brume artificielle pour recréer le brouillard londonien, et surtout des éclairages électriques, par exemple, ceux évoquant les «fondus enchaînés» cinématographiques, c'est-à-dire que le dramaturge commençait et terminait chaque acte en illuminant progressivement le plateau, puis en l'estompant lentement. Ces lumières deviennent un outil dramaturgique. Dans une scène célèbre, Holmes fracasse une lanterne, plongeant le public, médusé, dans l'obscurité totale. Puis les bruits d'une bagarre se font entendre dans le noir, suivis par l'apparition de la lueur d'un cigare. Cet effet simple, mais saisissant, provoque un choc sensoriel. Holmes est déjà devenu un spectacle autant qu'un personnage.

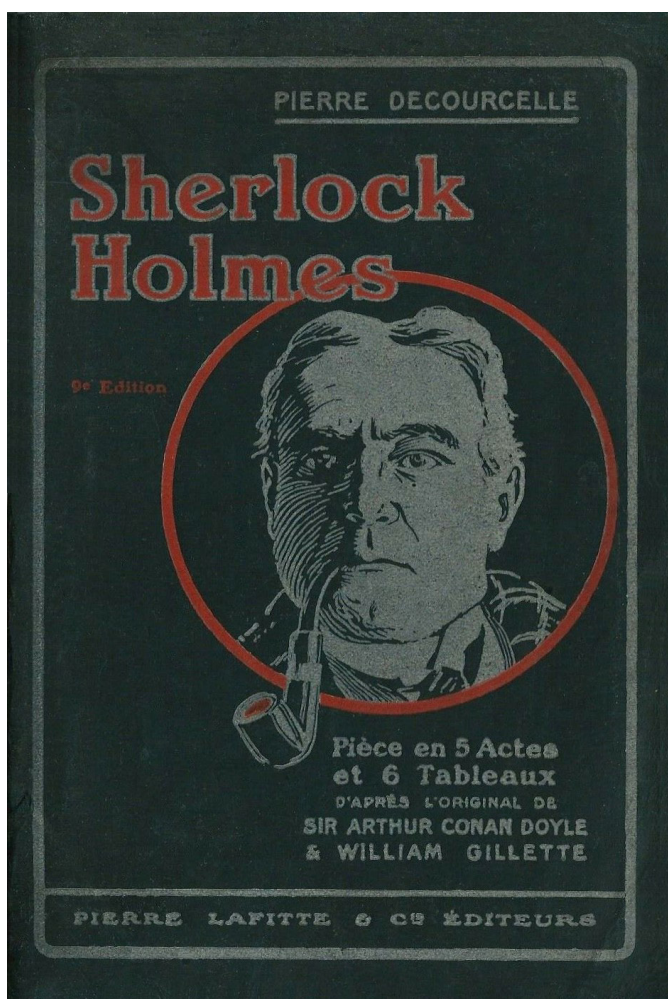
L'arrivée en France : Firmin Gémier et Pierre Decourcelle

En France, l'interprétation de Sherlock Holmes sur scène marqua elle aussi les esprits de son époque, imposant un modèle «à la française» du détective. Dès 1907, le Théâtre Antoine à Paris accueille une version française

adaptée par Pierre Decourcelle, avec Firmin Gémier, directeur du théâtre, dans le rôle principal, qui recherchait alors «un drame d'un modernisme aigu».

Decourcelle ne se contente pas de traduire : il adapte, dans le sens le plus noble du terme. Il modifie les noms des personnages secondaires, réorganise les actes pour respecter les habitudes du théâtre français et surtout ajoute un tableau final inspiré de *La Maison vide*. Il conserve le goût de Gillette pour les innovations visuelles et narratives. Dans cette scène de fin spectaculaire, Moriarty semble avoir abattu Holmes sous les





yeux de Watson et d'Alice Faulkner. Mais le détective réapparaît de l'autre côté de la scène, accompagné de policiers, venu arrêter le Napoléon du crime. Là où Conan Doyle cultivait le mystère et la surprise, Gémier fait le choix audacieux de montrer au spectateur la ruse de Holmes. Dans les notes de mise en scène, on lit : « Holmes se lève, ouvre la malle, met le mannequin dans le fauteuil et sort. » La pièce de Gillette et de Decourcelle détourne le point de vue du narrateur (traditionnellement celui de Watson), le spectateur devient complice, témoin de l'intelligence du détective. Cette révélation rompt avec la logique habituelle du suspense, mais crée une fascination nouvelle et le public parisien est conquis. Le théâtre policier devient un genre populaire, et les spectateurs trouvent dans ces intrigues policières un plaisir comparable à celui des films naissants, car au théâtre populaire comme au cinéma, le public sait que l'effet de réel auquel il succombe par plaisir est une construction.



Photos Luchet. LE D^r WATSON
ALICE BRENT (M. Saillard)
(Mlle Y. de Bray)

SHERLOCK HOLMES
(M. Gémier)

BILLY
(M. Pierre Laurent)
THÉÂTRE ANTOINE. — SHERLOCK HOLMES. — ACTE VI

LE PROFESSEUR MORIARTY
(M. Harry Baur)

Des scénographies inspirées par le cinéma

Ce qui frappe dans ces mises en scène, c'est leur proximité avec le langage cinématographique. Chez Gillette comme chez Gémier, le jeu des lumières médiatise les corps et les expressions. L'éclairage semble agir comme un effet de loupe, ou de microscope, sur les personnages et l'enquête proposée aux spectateurs. La disposition des acteurs sur scène crée des effets de plans larges ou serrés, comme un découpage filmique. La lumière agit comme une caméra : elle guide le regard du spectateur, met en valeur un geste, une expression, un détail. Cette scénographie lumineuse « souligne l'effet dramatique » grâce aux jeux d'ombre et d'obscurité. Par le placement stratégique des comédiens et des sources lumineuses, la mise en scène semble présenter différentes valeurs de plans, décomposant l'action comme le ferait un découpage cinématographique.

Le théâtre devient un espace où l'on expérimente des procédés qui seront bientôt au cœur du cinéma. Holmes est ainsi un personnage transmédiatique avant l'heure : il circule entre littérature, théâtre et cinéma, et chaque média enrichit sa figure.

L'exemple d'une reprise contemporaine : *L'Extravagant «Mystère» Holmes* (2012)

Cette constatation se retrouve dans une mise en scène théâtrale récente du héros holmésien, tirée d'une création originale de Christian Chevalier et Christophe Guillon : *L'Extravagant «Mystère» Holmes*. Leur ambition : renouer avec le théâtre populaire, tout en intégrant une esthétique cinématographique. Ses références en matière d'adaptation à l'écran vont de *La Vie privée de Sherlock Holmes* de Billy Wilder



Firmin Gémier dans le rôle de Sherlock Holmes

(1970) aux films de Guy Ritchie (2009 et 2011) ou au *Sherlock* de la BBC (2013) en passant par *Le Secret de la pyramide* de Barry Levinson (1985).

On trouve dans *L'Extravagant «Mystère» Holmes* un jeu de lumière assez original, qui reprend l'esthétique développée par Firmin Gémier dans son théâtre populaire, et dont on peut retrouver des correspondances au cinéma.

La mise en scène joue sur les lumières : contrastes forts, zones d'ombre, effets de zoom et de travelling. Plusieurs tableaux de la pièce baignent dans une lumière très contrastée, presque géométrique dans les formes, afin de construire un espace entre

CHRISTOPHE GUILLON & CHRISTIAN CHEVALIER

L'EXTRAVAGANT MYSTÈRE HOLMES



L'Harmattan théâtres

réalité et cauchemar. Guillon explique : « Il est important aujourd'hui de faire du théâtre avec un regard de cinéaste. » Les spectateurs voient des gros plans, des travellings imaginaires, des effets qui rappellent le cinéma, mais sont réalisés par la lumière et la disposition des acteurs. Le metteur en scène a également choisi de privilégier dans son éclairage des « trous » d'ombre, car les

énigmes holmésiennes, et plus généralement les énigmes policières, sont toujours emplies de zones d'ombre. Il a eu recours à des lumières rasantes, qui provoquaient nécessairement des ombres sur les comédiens et sur certains éléments qui composaient le décor. Quand le comédien s'avavançait dans des espaces fortement ou peu lumineux, le public avait le regard attiré d'une certaine manière et les émotions, le discours même de l'histoire, agissait différemment sur le spectateur. Christophe Guillon a donc mis en scène ces jeux de lumière comme des gros plans ou des travellings cinématographiques, afin d'accentuer un sentiment, une ligne de dialogue, une révélation.

Cette pièce ne cherche pas à adapter fidèlement Doyle, mais à créer une œuvre originale nourrie de souvenirs cinématographiques et télévisuels. Elle s'adresse à tous : novices comme holmésiens avertis, par l'intermédiaire de références qui rappelleraient aux

spectateurs ce qu'ils connaissent aujourd'hui de Holmes par le biais du cinéma, de la télévision, de la bande dessinée, du jeu vidéo... et éventuellement de la lecture du Canon et des pastiches.. Le but est clair : divertir, redonner le goût du théâtre policier, et montrer que Holmes reste un héros moderne.

Holmes, entre tradition et modernité

À travers toutes les mises en scène, Holmes apparaît comme une figure d'une grande plasticité. Il est à la fois rationnel et mélodramatique, familier et surprenant. Chaque adaptation joue sur cette tension : répéter des motifs connus (le duel avec Moriarty, la pipe, le violon) tout en introduisant des innovations.

Si Sherlock Holmes apparaissait bien pour Guillon et Chevalier comme un héros d'une constante modernité, c'est néanmoins un héros qui ne peut être présenté sans son « décorum ». On peut ainsi lire, dans la note d'intention de *L'Extravagant «Mystère» Holmes* : « Ces êtres extraordinaires se muent aussitôt en vieilles connaissances, leurs visages deviennent familiers, et la connivence peut s'installer. En créant cette complicité du souvenir, je souhaite faire revivre une part d'enfance, de patrimoine inconscient enfoui en chacun de nous, qu'aller voir *L'Extravagant «Mystère» Holmes* donne l'impression de rendre visite à une lointaine famille » Le spectateur d'aujourd'hui aime qu'on lui

raconte une histoire qui fait écho à ses souvenirs culturels, qu'on l'étonne par des effets visuels, mais aussi qu'on lui propose des personnages plus humains et nuancés. Holmes, figure polymorphe, s'adapte parfaitement à cette évolution : il est à la fois un mythe intemporel et un terrain de jeu pour les innovations scéniques.

De Broadway à Paris, le théâtre a servi de laboratoire pour expérimenter des effets spectaculaires. Les adaptations françaises ont montré une volonté de surprendre le spectateur en révélant les ruses du détective, et les créations récentes prolongent cette logique en intégrant des références cinématographiques et télévisuelles. Comme le clame le héros de la pièce de Christophe Guillon : « Rien ne me fait plus peur qu'une crise d'ennui aiguë » : Holmes est un antidote à l'ennui, un héros qui se réinvente sans cesse pour continuer à parler aux spectateurs, quels que soient les supports et les époques.



© Fabienne RAPPENEAU Droits réservés



The Mastiff-illustration de Phillip Reinagle, 1894



Interview de Christophe Delort :

« Je ne me lasse pas de jouer Sherlock »

Propos recueillis par Fabienne Courouge
»

Dans le monde du théâtre, un nom revient sans cesse lorsqu'on évoque Sherlock Holmes : celui de Christophe Delort. Auteur, metteur en scène et comédien, il a fait du célèbre détective un compagnon de route artistique. Trois pièces déjà, des tournées en province, un théâtre dont il est copropriétaire, et une troupe qui ne cesse de grandir. Rencontre avec un passionné qui ne se lasse pas de revisiter Conan Doyle.

La Gazette du 221B : Bonjour Christophe, vous n'en avez pas marre de Sherlock Holmes ?

Christophe Delort : Pas du tout ! C'est même tout l'inverse. Je compare ça à un joueur de tennis : il ne se lasse pas de jouer, il cherche à perfectionner chaque coup. Moi, c'est pareil. Chaque soir, je tente de dire la réplique un peu différemment, de trouver la nuance qui fera mouche. Comme je suis aussi l'auteur, je me permets de modifier le texte, d'affiner une blague ou de renforcer une émotion. À Avignon, cet été, nous avons joué un mois

entier et c'était une sorte de laboratoire : chaque représentation servait à roder, ajuster, aiguiser. Le spectacle est vivant, il évolue constamment. Ce que le public voit aujourd'hui n'est jamais exactement ce qu'il a vu hier. Donc, même après des dizaines de représentations, je ne me lasse pas. Bien sûr, c'est fatigant : il m'arrive de jouer quatre fois dans la même journée, les trois pièces Sherlock et la philo le soir (NDLR : *Une heure de philosophie (avec un mec qui ne sait pas grand-chose)*), un autre spectacle écrit et joué par Christophe). Mais la fatigue n'est pas de l'ennui.

G221B : Justement, c'est votre troisième pièce sur Sherlock Holmes et maintenant, vous êtes devenu copropriétaire du théâtre des trois clés (35 Rue Sedaine, 75011 Paris). Est-ce que tu dirais que c'est Sherlock Holmes qui t'a apporté le succès ?

Christophe Delort : Absolument. Tout a commencé avec *Sherlock Holmes et le mystère de la vallée de Boscombe*. Je ne m'attendais pas à un tel accueil. Je ne savais même pas qu'il existait des sociétés holmésiennes, des fans qui se rassemblent autour de ce personnage. Et soudain, les spectateurs affluaient, enthousiastes. Le succès a été tel que nous avons joué six ans au Grand Point-Virgule. Quand nous avons quitté la salle, ils ont immédiatement monté une autre pièce de Sherlock. C'est dire l'impact que cela a eu.

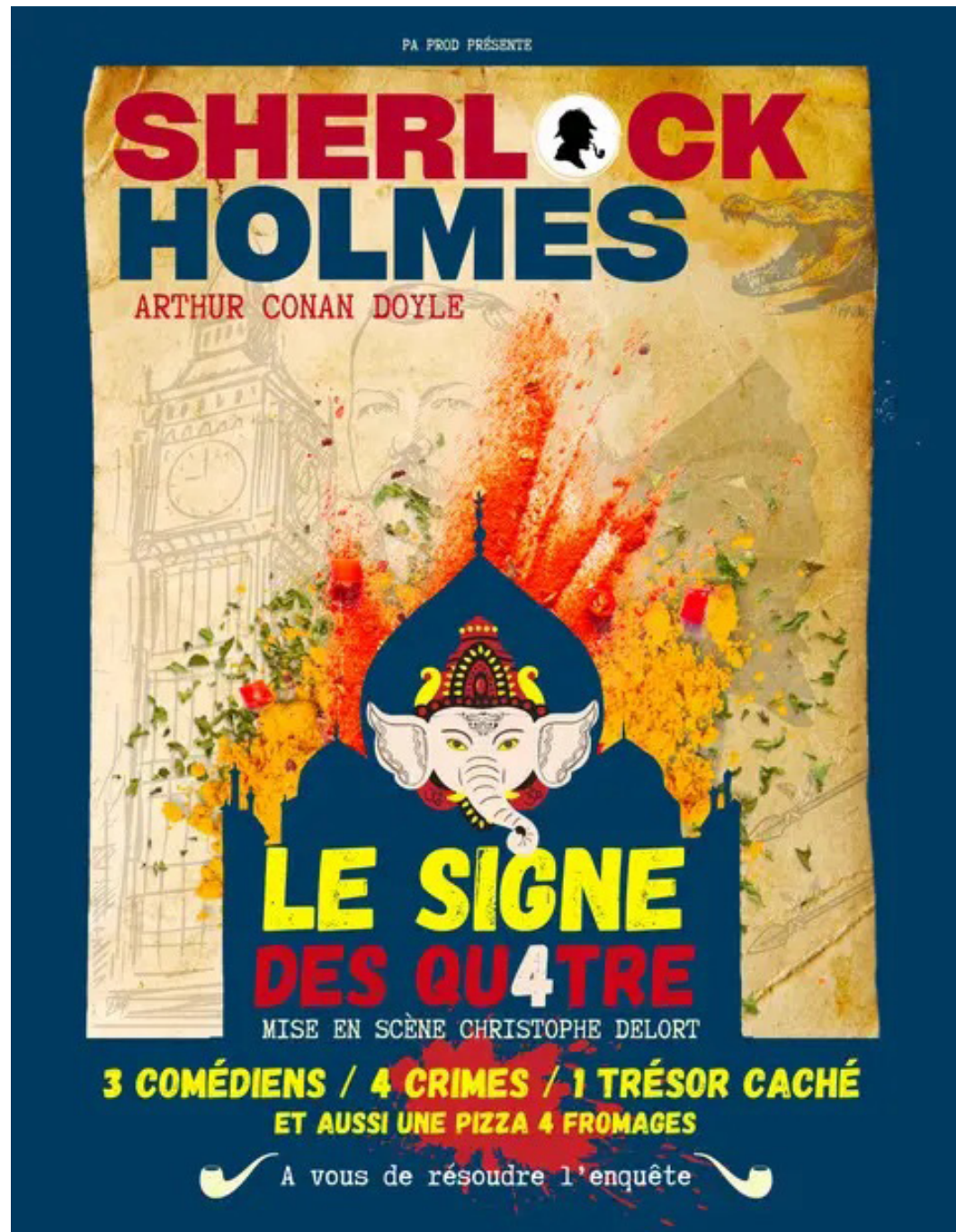
Sherlock m'a donné une visibilité incroyable. Mais je tiens à préciser que je ne l'ai jamais fait pour l'argent, mon moteur reste l'envie de raconter une histoire, de respecter l'univers de Conan Doyle tout en y ajoutant ma touche d'humour.

G221B : Votre écriture a-t-elle changé depuis *La Vallée de Boscombe* ?

Christophe Delort : Oui. J'ai compris que le public aimait participer. Alors, dès le début, je les associe à la résolution de l'énigme. Je pose des questions, je les implique. Cela crée

une interaction unique.

Et puis j'aime ajouter des touches décalées : un policier avec un accent marseillais, une référence à une pizza quatre fromages... Ce sont des petits plaisirs d'écriture. Mais je veille à ne pas trahir Conan Doyle. Je reste dans son univers, tout en prenant des libertés. Un journaliste m'a dit récemment que mes pièces respectaient l'esprit de Doyle tout en apportant une fraîcheur humoristique. J'aurais adoré avoir l'avis de Conan Doyle lui-même. Peut-être qu'il aurait apprécié ce ton.



G221B : Vous avez été un précurseur. Depuis, les adaptations de Sherlock Holmes se sont multipliées sur les scènes parisiennes. Comment expliquez-vous cet engouement ?

Christophe Delort : Je crois que les gens ont été surpris par le succès de mes pièces. Et forcément, certains se sont dit : « Tiens, ça marche, faisons pareil ! ». C'est une logique de business. Malheureusement, l'appât du gain

G221B : Vous avez désormais une troupe conséquente.

Christophe Delort : Oui, et c'est une vraie fierté. J'ai une vingtaine de comédiens : cinq Sherlock, sept Watson, six rôles féminins. Je fonctionne par trios. Cela me permet de jouer simultanément dans plusieurs villes. Hier, par exemple, une troupe jouait à Royan pendant que moi je jouais à Paris. C'est une organisation complexe, mais passionnante.



Les coulisses du théâtre des 3 clés

n'est pas toujours le meilleur moteur. On m'a rapporté que certaines adaptations étaient moins soignées. Ce qui fait la différence, je pense, c'est l'équilibre que j'ai trouvé entre enquête, humour et fidélité à Conan Doyle. Et puis il faut rester humble : hier, nous avons joué à Royan devant 350 personnes, mais aujourd'hui à Paris, la salle n'est pas pleine. Ce n'est pas grave. Le théâtre, c'est ça : des hauts et des bas.

G221B : Et en province, le succès est-il aussi au rendez-vous ?

Christophe Delort : Tout à fait. Le public est souvent surpris de découvrir Sherlock sous un angle humoristique. Ils viennent pour l'enquête et repartent en ayant ri. Et surtout, ils en redemandent : après avoir vu le premier, ils veulent le deuxième, puis le troisième. Aujourd'hui, ils attendent le quatrième avec impatience.

G221B : Comment choisissez-vous les enquêtes que vous adaptez ?

Christophe Delort : C'est au feeling. Pour *La Vallée de Boscombe*, je me suis arrêté à la quatrième enquête que je lisais. Je me suis dit : « Celle-ci, je la fais ». Je ne connaissais pas encore les autres. Ensuite, j'ai découvert *L'Escarboucle bleue*. J'ai adoré l'humour de cette histoire, avec le diamant caché dans une dinde. Et puis, *Le Signe des quatre* m'a séduit par ses changements de lieux, sa course-poursuite, ses personnages hauts en couleur.

À chaque fois, je cherche le défi : comment éviter les clichés, comment rendre ça théâtral ?

G221B : Vous n'avez pas choisi les enquêtes les plus simples à transposer sur scène. Après *La Vallée de Boscombe* et *Le Diamant bleu*, vous vous attaquez au *Signe des quatre*, une histoire riche en personnages et en

décors. Comment aborde-t-on une telle adaptation ?

Christophe Delort : C'est effectivement un défi. *Le Signe des quatre* est une enquête foisonnante : il y a la course-poursuite sur la Tamise, la maison des Sholto, des voyages, des changements de lieux constants... À première vue, cela semble impossible à mettre en scène dans un petit théâtre. Mais avec l'imaginaire du public, on peut voyager partout.

Je travaille beaucoup avec le symbole. Un fauteuil déplacé, une porte qui s'ouvre, et nous voilà dans un autre décor, c'est la magie du théâtre. Le spectateur accepte cette convention et se laisse emporter. C'est artisanal, mais c'est aussi ce qui fait le charme de nos représentations. Pas besoin de vidéos ou d'effets spéciaux : l'essentiel est dans l'énergie des comédiens et la complicité avec le public.



Pour *Une Étude en rouge*, que je prépare, je réfléchis malgré tout à utiliser des projections. Une partie se déroule aux États-Unis, chez les mormons, et je me dis que des images pourraient enrichir l'expérience. Mais pour l'instant, je reste fidèle à une esthétique simple, où l'imaginaire du spectateur fait le travail.

G221B : Comment éviter les clichés, notamment dans une histoire aussi connue et déjà adaptée au cinéma et à la télévision ?

Christophe Delort : Je regarde rarement les autres adaptations avant de travailler. Je préfère partir de mes propres idées. Bien sûr, j'ai vu la version avec Jeremy Brett, qui reste une référence, mais je ne veux pas être influencé. Mon objectif est de rester fidèle à l'esprit de Conan Doyle tout en apportant une touche personnelle.

Dans *Le Signe des quatre*, il y a des personnages hauts en couleur, comme Jonathan Small, Tonga, ou Bartholomew Sholto. Ce sont des rôles qui peuvent facilement tomber dans



Christophe Delort, Bénédicte Bourel et Florian Maubert avec l'équipe de La Gazette du 221B

le cliché. Mon travail consiste à les rendre crédibles et théâtraux, sans caricature. Je veux que le spectateur soit surpris, qu'il découvre une nouvelle facette de ces personnages.

G221B : L'histoire du *Signe des quatre* introduit aussi une dimension sentimentale, avec la rencontre de Watson et de sa future épouse.

Christophe Delort : Oui, et c'est essentiel. Je tiens à ce qu'il y ait toujours un rôle féminin important dans mes adaptations. Certaines

enquêtes sont trop masculines, ce qui ne rend pas bien au théâtre. Dans *Le Signe des quatre*, l'histoire d'amour apporte une respiration, une émotion différente. Elle équilibre l'enquête et donne une profondeur supplémentaire aux personnages.

G221B : Vous êtes toujours trois comédiens sur scène. Comment gérer une intrigue aussi complexe avec si peu d'acteurs ?

Christophe Delort : C'est une vraie chorégraphie. Pendant qu'un acteur joue un rôle, un autre se change en coulisse, puis revient avec un nouveau costume. C'est une mécanique stimulante, presque sportive. Le public croit voir une multitude de personnages, alors que nous ne sommes que trois.

Dans *Le Signe des quatre*, cette contrainte devient une force. Elle oblige à

une mise en scène inventive, sans temps mort. Les comédiens courent, se transforment, bluffent le spectateur. Et j'aime cette énergie. Elle donne au spectacle un rythme effréné, à l'image de l'enquête elle-même.

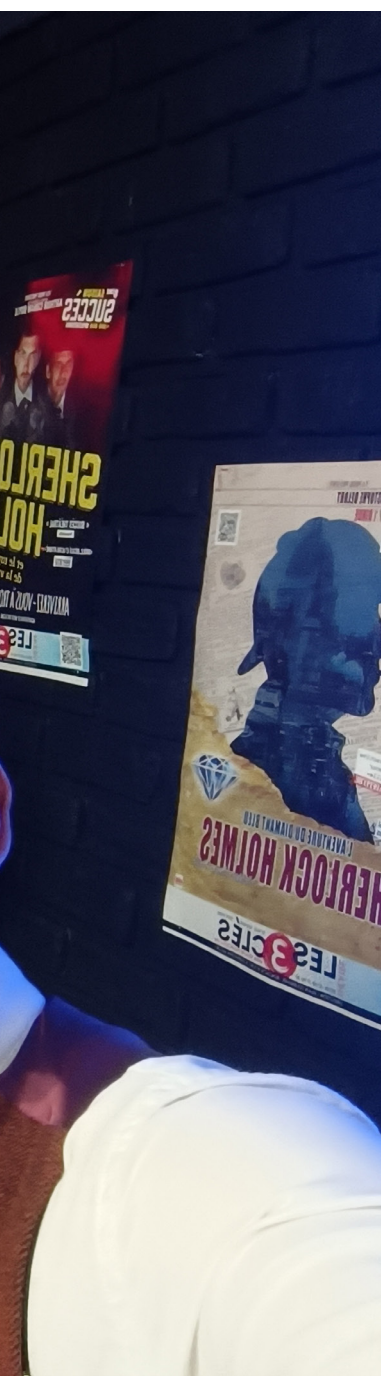
G221B : Est-ce une dimension que vous avez à l'esprit au cours de vos castings ?

Christophe Delort : Oui, bien sûr, je cherche des comédiens capables non seulement de correspondre à plusieurs personnages, mais aussi d'enchaîner ces rôles avec agilité. Dans ce projet, par exemple, il fallait un acteur qui puisse incarner à la fois le Dr Watson, un homme beaucoup plus âgé, et Jonathan Small, le méchant. Ce type de polyvalence est essentiel, mais il n'est pas donné à tout le monde. Certains comédiens ne feront jamais partie du troisième volet, simplement parce que je ne les sens pas capables d'avoir cette souplesse de jeu.

G221B : Apparemment, l'aventure n'est pas terminée, j'ai cru comprendre que d'autres projets holmésiens sont en route...

Christophe Delort : Oui, comme je le disais, je voudrais adapter *Une Étude en rouge*. J'y pense régulièrement, mais c'est surtout une question de timing : il faut que je parvienne à me concentrer et à bloquer du temps pour l'écrire. J'ai déjà quelques idées en tête. Ce qui me plaît, c'est justement la contrainte de cette partie de l'histoire qui se déroule entre les États-Unis et Londres. On y retrouve des personnages féminins, des policiers... Cette fois, j'aimerais vraiment que Lestrade apparaisse, car il n'a encore jamais figuré dans mes enquêtes.

Christophe Delort a trouvé dans Sherlock Holmes un terrain de jeu théâtral où se mêlent fidélité et liberté, humour et enquête, tradition et modernité. Ses pièces séduisent par leur inventivité et leur énergie, et son public, fidèle, attend déjà la prochaine aventure. Avec *Une Étude en rouge* en ligne de mire, nul doute que le détective de Baker Street continuera à attirer le public.





Rencontre avec Nicolas Jonquères autour de l'adaptation et la mise en lecture d'une pièce de Sir Arthur Conan Doyle :

La Bande mouchetée

Propos recueillis par Véronique Levrier

C'est une chance pour les holmésiens de France : cela fait de nombreuses années que les saisons théâtrales s'enchaînent sans qu'une pièce mettant en scène le détective de Baker Street ne voie le jour. Ce sont souvent des adaptations plus ou moins libres du Canon, mais pas seulement, car Sir Arthur Conan Doyle a également écrit des pièces mettant en scène sa créature la plus connue. C'est justement l'une d'elles, *The Speckled Band : An Adventure of Sherlock Holmes*, écrite et jouée à l'Adelphi Theatre de Londres en 1910, qui a fait l'objet d'une adaptation et mise en lecture l'été dernier par Nicolas Jonquères, comédien et conteur, membre du Cercle Holmésien de Paris, qui a accepté de discuter de son travail avec nous.

La Gazette du 221B : Bonjour Nicolas. Peux-tu te présenter et nous raconter ton parcours holmésien ?

Nicolas Jonquères : Je suis un acteur, metteur en scène et président d'une compagnie de théâtre. Je suis également membre du Cercle Holmésien de Paris depuis sa création. Mon premier souvenir holmésien est une pièce radiophonique, *Le Chien des Baskerville*, par les Maîtres du Mystère, bien avant d'accéder aux romans,

aux nouvelles, ou même à des lectures pour les éditions Livraphone. Finalement, mon premier rapport avec Sherlock Holmes c'était déjà des voix d'acteurs.

G221B : Quand on parle des pièces de théâtre holmésiennes, on pense d'abord à la pièce de Gillette et rarement à *La Bande mouchetée*. Pourquoi porter son choix sur cette pièce ?

N.J : J'aime bien aller vers les œuvres que les gens ne connaissent pas et cette pièce est peu connue. Je l'avais lue déjà quand j'étais

plus jeune, dans une traduction française. Ça ne m'avait pas plu du tout. Et en 2023, je l'ai relue en anglais et je l'ai trouvée finalement plus intéressante que dans mon souvenir.

Le souci avec une œuvre méconnue, c'est qu'on prend un risque : si personne ne la connaît, c'est rarement par hasard. Et, on en reparlera, mais il y a sans doute de bonnes raisons pour lesquelles cette pièce n'est pas passée à la postérité.

G221B : C'est aussi une pièce un peu particulière, car c'est une adaptation sur scène, par Doyle lui-même, d'une nouvelle

du Canon. On peut jouer presque au jeu des sept erreurs en comparant les deux versions.

N.J : C'est bien pire que cela : Conan Doyle a complètement explosé la structure de la nouvelle. Il a tiré une pièce en trois actes d'une histoire qui tient sur une dizaine de pages.

D'abord, il a changé les noms. Puis, il a créé un premier acte autour de l'enquête sur la mort de Violet Stonor (Julia dans le Canon), alors qu'elle est seulement évoquée dans la nouvelle. Le Dr Watson est présenté comme un ami de la famille. Enfin, Doyle a ajouté une

flopée de personnages secondaires qui n'existent pas dans la nouvelle, notamment les domestiques, mais aussi un « coroner » qui servent d'utilités.

Le deuxième acte, qui se passe deux ans plus tard, est en deux parties. La première scène se déroule au manoir de Stoke Moran et s'achève sur l'aveu de Rylott concernant le meurtre de sa première belle-fille, ainsi que sur la révélation de sa méthode. Cet ajout n'existe pas dans la nouvelle : si l'identité du meurtrier ne fait aucun doute, le suspense repose plutôt sur la manière dont il s'y est pris.

La deuxième partie de ce second acte se passe dans le salon de Sherlock Holmes. Il va recevoir trois clients qui n'ont rien à voir avec l'intrigue. J'en ai supprimé un dans mon adaptation. À la fin,

La Bande Mouchetée

une pièce de

Sir ARTHUR CONAN DOYLE



Adaptation et Mise en lecture Nicolas Jonquères
Avec Simon Djaro, Rodolphe Fonty, Vincent Gauthier,
Pascal Guignard-Cordelier, Nicolas Jonquères,
Alfred Luciani, Christiane Marchewska,
Valentine Neuville, Allen Nicolae

il reçoit Enid, la seconde Miss Stonor, qui va se marier et se sent en danger.

Le troisième acte présente un retour à Stock Place, où Sherlock Holmes, déguisé, intègre l'équipe des domestiques afin de mener son enquête. La pièce se termine dans la chambre d'Enid où le stratagème est révélé et le serpent tué.

G221B : Ce serpent, justement... Comment l'as-tu fait apparaître sur scène ?

N.J : Pour l'anecdote, à l'époque de Conan Doyle, ils avaient utilisé un vrai serpent sur scène... Mais il était tellement immobile que les critiques ont cru à un faux.

Dans la pièce originale, le serpent apparaît deux fois. Pour la première occurrence, j'ai choisi de seulement l'évoquer, en montrant un serviteur jouant de la flûte devant la boîte d'où il est censé sortir. Pour l'apparition finale, j'ai opté pour une ombre chinoise. Impossible pour moi d'utiliser un vrai serpent — j'en ai la phobie — et un serpent en latex aurait été franchement grotesque. Même en ombre, c'était limite, alors j'ai choisi un anaconda pour créer une image vraiment marquante.

Reproduire exactement ce que décrit le texte était soit irréalisable, soit voué à l'échec : un serpent qui descend le long d'un ruban, puis disparaît, et enfin revient autour du cou de Rylott, ce serait très compliqué à rendre sans frôler le ridicule. J'ai donc préféré « placer » la mort de Rylott hors scène, simplement suggérée par un cri. Voir le serpent juste au-dessus du lit suffit largement.

Bref, le serpent est effectivement un « rôle » délicat à gérer.

G221B : La pièce telle qu'elle est construite rappelle la formule d'un « procedural » : tout passe par l'enquête du coroner, qui dévoile d'emblée les faits. Est-ce que ce choix, très différent d'une intrigue classique à la Agatha Christie, ne crée pas un léger déséquilibre ?

N.J : Oui, il est compliqué de maintenir l'intérêt du public avec une procédure judiciaire telle qu'elle est décrite dans le texte de la pièce.

Le coroner interroge chaque personnage, l'un après l'autre, et, comme on est au théâtre, on ne peut pas faire un montage comme au cinéma. J'ai coupé beaucoup de choses dans ces passages, mais je devais quand même conserver les éléments de l'intrigue et les indices, etc. C'est assez difficile à rendre.

La pièce est très bavarde, dans le style de son époque. Elle date de 1910, mais elle est écrite comme une œuvre du 19^e siècle : gros changements de décors, dialogues à rallonge...

G221B : Pourquoi écrire, sur l'affiche « adaptation et mise en lecture », et non « adaptation et mise en scène » qu'on voit plus souvent ?

N.J : Comme c'était une représentation unique, les acteurs avaient le texte en main et lisaient leurs répliques, même si on avait répété et qu'il y avait une vraie mise en espace. Je tenais à ce que l'on comprenne bien qu'il ne s'agissait pas d'un spectacle, mais d'une mise en lecture. C'était un test : je voulais voir ce que la pièce donnait « en vrai » avant d'envisager une exploitation. Et le format lecture permettait justement d'assumer ce côté expérimental, sans que le public ait l'impression d'un spectacle à moitié abouti. C'était donc un choix assumé que ça reste une lecture

G221B : Du coup, on n'est pas loin d'une pièce radiophonique. Il reste bien sûr la dimension visuelle sur scène, mais est-ce que ce format-là ne pourrait pas être une piste pour faire vivre la pièce ou l'exploiter autrement ?

N.J : Pourquoi pas ? Mais je pense qu'en l'état actuel, la pièce est encore trop longue.

Dans l'absolu, on se rapproche de la fiction radiophonique, car les personnages se nourrissent vraiment du dialogue. Il y a assez peu d'action et elle pourrait être évoquée par des bruitages. Donc oui, on pourrait l'envisager. Mais il faut avoir la structure pour faire ça. Il faut que tous les acteurs soient payés et puissent percevoir des droits pour l'utilisation de leur voix.

J'ai une compagnie de théâtre, mais je n'ai pas l'expérience requise pour un tel projet. Faire du théâtre, c'est mon métier, faire de la radio, c'est autre chose, et je pense qu'il y a des gens qui seraient meilleurs que moi là-dedans. On pourrait le faire gratuitement dans un podcast, par exemple, mais bon, à un moment, les comédiens doivent payer leur loyer, comme tout le monde.

G221B : La pièce d'origine a été écrite par un auteur britannique du siècle dernier. Quelle problématique as-tu rencontrée en tant qu'adaptateur français d'aujourd'hui ?

N.J : À ma connaissance, il existe deux traductions du texte, mais j'ai préféré repartir de mon propre ressenti, quitte à vérifier certains mots dont je n'étais pas sûr. Comme on avait un acteur anglophone dans la

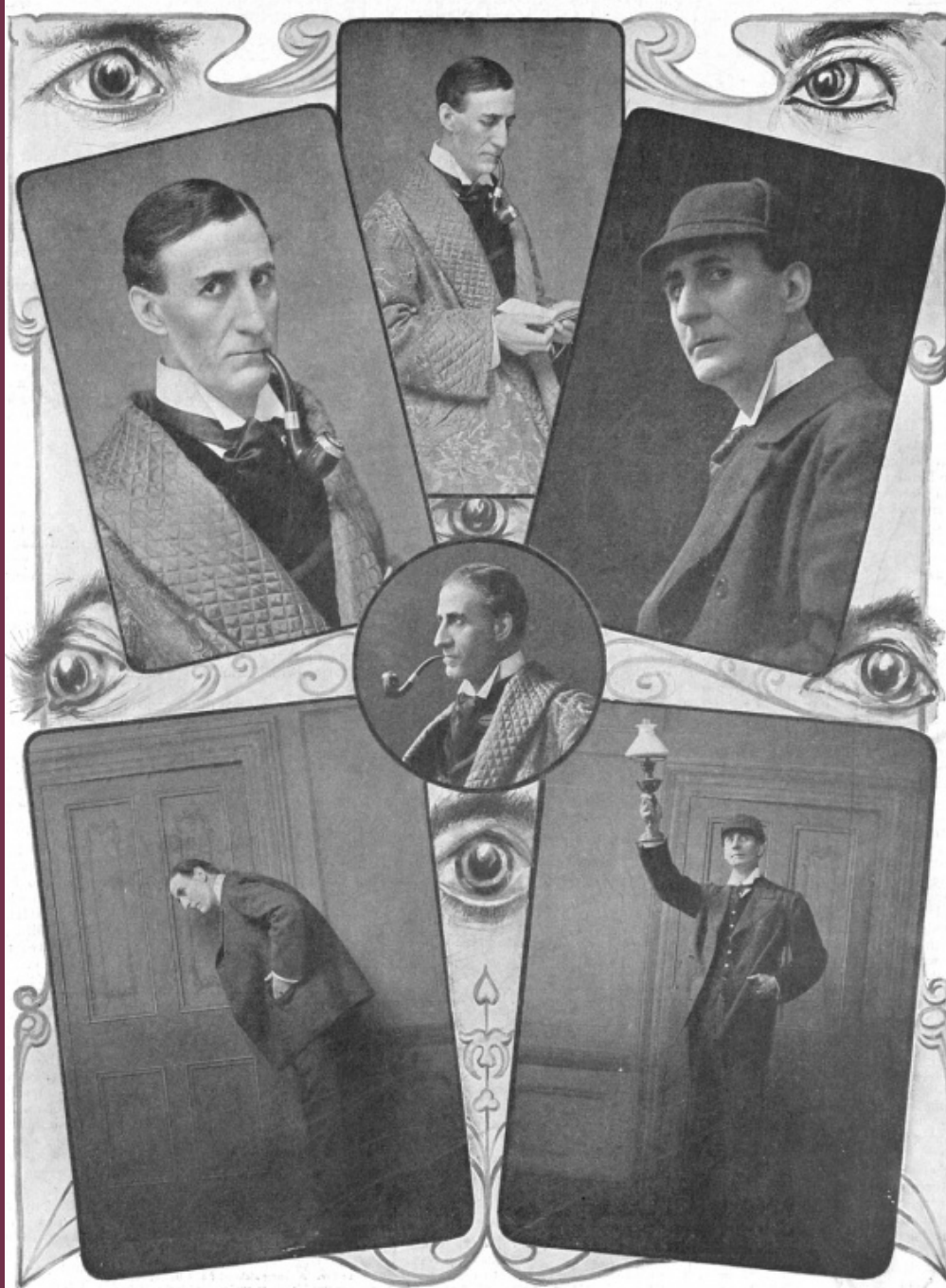
distribution, on a pu éclaircir ensemble trois ou quatre passages qui me semblaient un peu obscurs.

En réalité, je ne me suis pas posé mille questions : je me suis lancé. Je lisais une phrase en anglais, je la réécrivais en français, et, quand j'avais un doute, j'ouvrais le dictionnaire. Je ne me suis pas demandé comment l'adapter à un public moderne : de toute façon, ça passe forcément par mon prisme.

L'idée, c'était que ça ne ressemble pas à une traduction, mais à une vraie adaptation : quelque chose qui coule naturellement en français, tout en gardant un style un peu soutenu, parce que Conan Doyle écrit ainsi. Je voulais conserver ce niveau de langue, tout en l'ajustant aux personnages, puisque les



CRIMINALS, BEWARE THE HAWK-LIKE EYE!



THE UNDYING SHERLOCK HOLMES: MR. SAINTSBURY'S REPRESENTATION OF THE NAPOLEON OF DETECTIVES
IN "THE SPECKLED BAND," AT THE ADELPHI.

In his representation of Sir Arthur Conan Doyle's famous character, Mr. H. A. Saintsbury has, it will be seen, based his make-up closely on the late Mr. Sidney Paget's illustrations to the stories as they appeared in the "Strand Magazine." Dressing-gown, pipe, and all the other familiar accessories are there. Mr. Saintsbury also thoroughly looks the part, and he has had considerable experience in playing it in the provinces before the piece was put on in London. It may be recalled that the title-part in "Sherlock Holmes" was first played in London at the Lyceum in 1901 by Mr. William Gillette, who had previously produced that play in New York.

Photographs by Ellis and Walery.

en petite fille pour accompagner Holmes, puis traverser la scène en robe : un gag pensé pour un enfant, pas vraiment fin, et compliqué à rendre crédible avec un adulte. Avec le comédien, on a donc choisi de supprimer tout ça. Et honnêtement, je trouve que cette coupe ne nuit pas du tout à la pièce.

G221B : Quels autres challenges as-tu rencontrés pour monter ce spectacle ?

N.J : Pour monter un spectacle dans ces conditions, il faut d'abord avoir le bon casting – et surtout des comédiens avec qui j'ai envie de travailler. Sur ce type de projet, les qualités humaines comptent énormément, en plus du fait que l'acteur corresponde au rôle, soit bon,

disponible, etc. On fait forcément avec les contraintes, et même si on a répété, on n'a jamais autant de temps qu'on le voudrait.

J'ai réfléchi à la mise en espace dès le début et je l'ai intégrée à ma traduction pour faciliter le travail des comédiens. La partie en ombres chinoises n'était pas censée être

différences de rang social sont très marquées au théâtre. Un aristocrate ne parle pas comme un valet.

Par ailleurs, quid dit « adaptation » dit « coupes ». La plupart étaient mineures, sauf une scène entière avec un client que j'ai supprimée, et un passage très (trop) gaguesque autour de Billy, le groom. Dans la pièce, il devait se déguiser

fixe : elle ne devait apparaître qu'à la fin. Mais comme c'était trop compliqué à installer, on l'a gardée en place et on s'en est servi pour représenter les différents lieux.

Le seul vrai pépin est arrivé le jour même de la représentation : l'ampoule du rétroprojecteur a lâché et il a fallu la remplacer en urgence.

Il a fallu s'organiser, bien sûr, mais globalement, tout s'est bien passé.

G221B : En tant que metteur en scène, c'est toi qui as distribué les rôles. Pourquoi, entre tous les personnages, as-tu choisi d'interpréter John Watson ?

N.J : D'abord parce que ça m'a évité de recruter un comédien de plus... Ensuite, parce que je pense que je corresponds plus à Watson qu'à Sherlock. Pour le *Ruy Blas* que je suis en train de monter en ce moment, j'ai recruté un metteur en scène, car je ne me voyais à la fois pas diriger la pièce et jouer Don César.

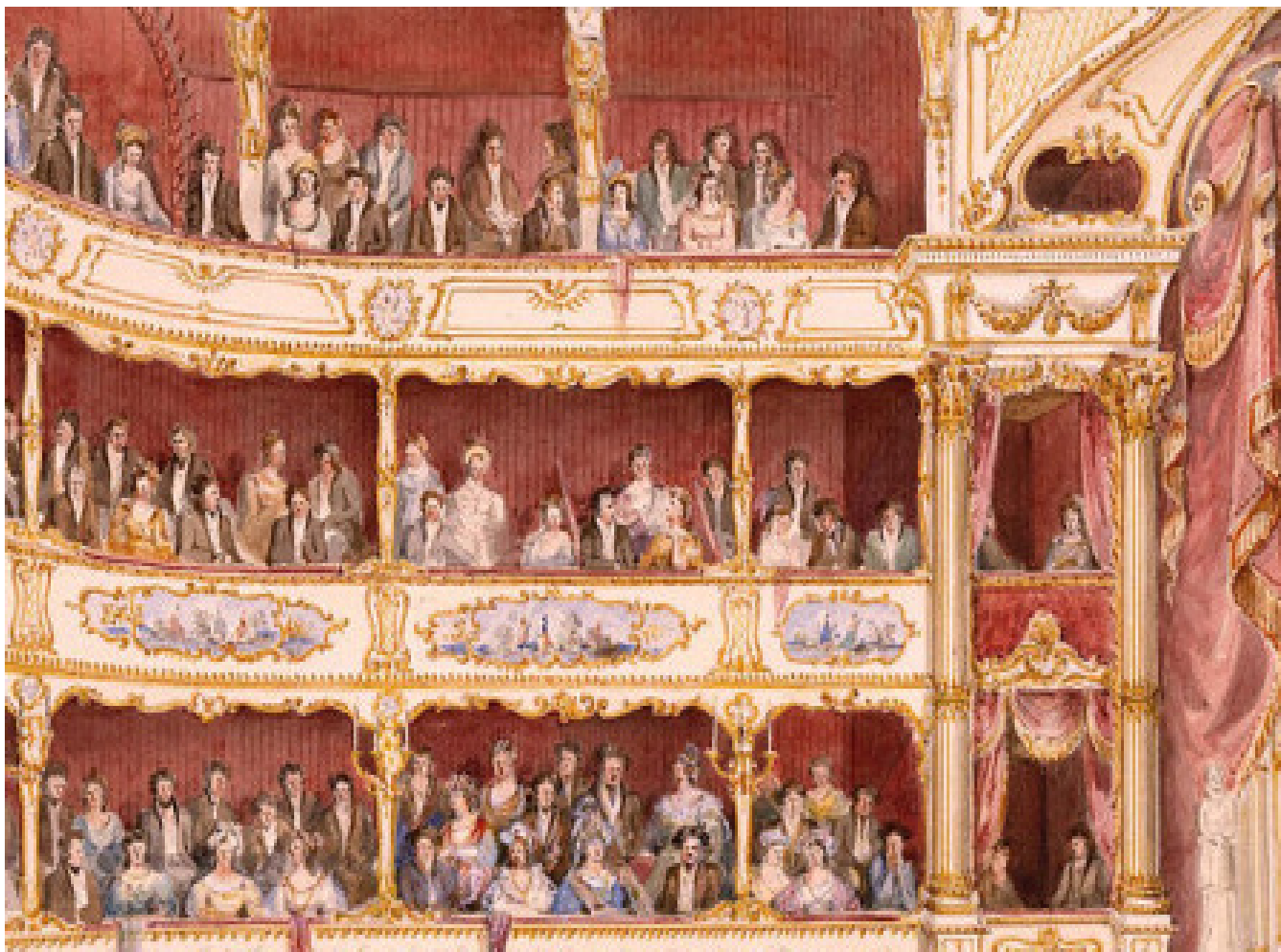
Mais là, nous étions sur une lecture, pour une fois, je pouvais me permettre d'avoir une double casquette. Je ne me permettrais pas de le faire dans des projets, j'allais dire plus ambitieux, mais ce n'est pas le bon terme, car souvent mes projets commencent humblement et se densifient au fil des jours.

G221B : Est-ce que tu penses retenter l'aventure avec une autre pièce de Conan Doyle ?

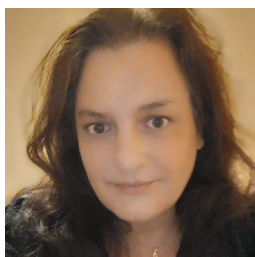
N.J : Adapter *La Bande mouchetée* est une expérience que j'ai adorée, notamment grâce à tous les comédiens. Je pense que c'est une pièce qui ne fonctionne bien que grâce aux personnages, et j'avoue que je suis plutôt content de mon casting. Les acteurs ont non seulement joué chacun plusieurs rôles, mais m'ont

parfois aidé pour la traduction ou suggéré des améliorations à apporter. C'était un beau travail d'équipe. En ce qui concerne les autres pièces de Conan Doyle, j'avoue que j'ai jeté un œil à *Angel of Darkness*, qui est une adaptation inachevée de la partie américaine d'*Une Étude en rouge*, mais ça nécessiterait un gros travail. Doyle n'est pas allé au bout du projet et on ne dispose que du manuscrit aujourd'hui, même si on peut trouver le texte sur internet. Ce n'est pas du tout abouti. Et surtout, Sherlock n'est pas dedans, seul le Dr Watson est présent. C'est intéressant, mais je ne suis pas sûr que le jeu en vaille la chandelle. Si je dois me replonger dans une adaptation, je ne suis pas certain de le faire dans l'univers holmésien, sauf si on découvre de nouvelles pépites.





Balade dans la littérature du temps de Sherlock Holmes



Londres à la fin du 19^e siècle :
capitale du théâtre et laboratoire
de la modernité

Par Fabienne Courouge

À la fin du 19^e siècle, Londres n'était pas seulement la capitale politique et économique de l'Empire Britannique : elle était aussi le cœur battant d'une vie culturelle foisonnante. Dans les rues animées du West End, les théâtres illuminaient la nuit de leurs enseignes, attirant une foule bigarrée composée d'aristocrates, de bourgeois, d'artistes et de curieux. Le théâtre londonien était alors bien plus qu'un divertissement : il constituait un miroir de la société victorienne, reflétant ses contradictions, ses aspirations et ses tensions.

Cette période fut marquée par une extraordinaire diversité de genres : le mélodrame spectaculaire, les comédies spirituelles d'Oscar Wilde, les opéras-comiques de Gilbert et Sullivan, mais aussi les pièces réalistes et engagées de George Bernard Shaw. Les publics populaires trouvaient leur bonheur dans les music-halls, tandis que les élites se pressaient dans les grandes salles, comme le Lyceum ou le Haymarket. Les acteurs et actrices devinrent de véritables célébrités, à l'image d'Henry Irving, Ellen Terry ou Herbert Beerbohm Tree, contribuant à faire du théâtre un art reconnu et respecté.

Londres, capitale du spectacle

Au début du 19^e siècle, seules deux grandes salles — Covent Garden et Drury Lane — avaient le droit de jouer des pièces, un privilège hérité du 17^e siècle. Mais la croissance démographique, l'urbanisation et la soif de divertissement des classes populaires ont rapidement rendu ce duopole intenable. Cette révolution théâtrale, qui atteint son apogée dans les années 1880-1900, où la capitale britannique compte des dizaines de théâtres, du plus prestigieux au plus miteux. Dans ses rues encombrées de fiacres, sous ses réverbères noyés de brume, une foule bigarrée se presse

chaque soir vers les théâtres. Le West End est déjà le centre névralgique du théâtre. Ses salles attirent une bourgeoisie avide de respectabilité, mais aussi de divertissement léger. On y trouve : le Lyceum, où Henry Irving règne en maître ; le Savoy, temple des opéras de Gilbert et Sullivan, le Haymarket, élégant et mondain ; le Gaiety, royaume des burlesques et des comédies musicales naissantes.

Dans l'East End, les salles comme le Pavilion de Whitechapel attirent un public ouvrier,



bruyant, passionné, participatif. On y vient chercher l'évasion, la chaleur humaine, le frisson du mélodrame. Les émotions y sont vives, les réactions spontanées. Le théâtre

spirituelles d'Oscar Wilde, les opéras-comiques de Gilbert et Sullivan, mais aussi les pièces réalistes et engagées de George Bernard Shaw.



est un exutoire, un refuge, un espace de communion.

Des innovations sur le fond comme sur la forme

La capitale victorienne est alors l'une des plus grandes places culturelles du monde occidental.

Elle fut même un laboratoire de la modernité. Elle expérimenta de nouvelles formes narratives, aborda des thèmes sociaux brûlants et participa à l'émergence d'une culture urbaine moderne.

Cette période fut marquée par une extraordinaire diversité de genres : le mélodrame spectaculaire, les comédies

Le théâtre devient un vecteur de débats sociaux et politiques, abordant des thèmes comme la condition féminine, l'hypocrisie morale ou les inégalités. Dans une société victorienne en pleine mutation — industrialisation, urbanisation, montée des mouvements ouvriers — le théâtre offre un espace où ces tensions peuvent être mises en scène, discutées et parfois contestées.

Innovations techniques : un théâtre en pleine modernisation

Les troupes permanentes se structurent, les répétitions deviennent plus rigoureuses, et les metteurs en scène acquièrent une autorité nouvelle. Le théâtre victorien n'est plus un simple divertissement improvisé :

il est une institution, avec ses règles, ses hiérarchies et ses ambitions artistiques.

Des innovations techniques font leur apparitions, apportant une nouvelles dimensions aux spectacles

L'éclairage électrique : le Savoy Theatre est le premier au monde à être entièrement éclairé à l'électricité (1881). Cela transforme la mise en scène.

La machinerie : scènes tournantes, effets visuels (soufflerie, fumées)

Les décors réalistes : décors peints, , accessoires authentiques : le théâtre devient un espace immersif.

La professionnalisation : Le 19^e siècle voit la montée en puissance des metteurs en scène, costumiers, scénographes.

une scène plurielle et inventive

L'écriture dramatique se faisait dans un climat de compétition intense, entre impératifs commerciaux et aspirations intellectuelles, où les dramaturges devaient jongler entre innovation formelle

et accessibilité populaire. La censure existe toutefois. Le Lord Chamberlain contrôle les textes, imposant des coupes ou interdisant certaines pièces jugées immorales. Cette censure influençait les thèmes abordés, mais elle stimulait aussi la créativité des auteurs, qui trouvaient des moyens subtils de contourner les interdits.

La fin du 19^e siècle londonien est surtout marquée par une extraordinaire pluralité de genres : du mélodrame tonitruant aux comédies raffinées, du réalisme provocateur au music-hall populaire, du burlesque débridé aux opéras comiques sophistiqués.

Le mélodrame

Ce genre domine la scène londonienne. Ses intrigues spectaculaires, ses héros vertueux et ses méchants caricaturaux séduisent un public avide d'émotions fortes. Les productions rivalisent d'effets spéciaux : batailles navales reconstituées, incendies simulés, animaux vivants sur scène. Le Drury Lane Theatre est le temple de ce



genre, offrant des spectacles grandioses qui marquent les esprits. On compte parmi les plus grands succès *The Silver King* de Henry Arthur Jones de Henry Herman (1882) ou *The Lights o' London* de George Sims (1881).

Lady Windermere's Fan (1892) et *The Importance of Being Earnest* (1895) séduisent un public bourgeois friand d'esprit et de satire sociale. Wilde y dénonce l'hypocrisie victorienne avec une ironie mordante, tout en offrant des dialogues étincelants qui font de lui l'un des maîtres du théâtre de mœurs.

Conan Doyle dramaturge

On oublie souvent que Conan Doyle fut un dramaturge prolifique, passionné par la scène et désireux d'y faire reconnaître son talent. Ses pièces couvrent des genres variés : drame historique, comédie, fantastique, aventure. Certaines connurent un succès notable, d'autres sombrèrent rapidement dans l'oubli. Le théâtre fut aussi pour lui un laboratoire, un espace où il pouvait tester des idées, des atmosphères, des personnages — parfois même avant de les transposer en prose.

Les pièces majeures de Conan Doyle

- *Waterloo* (1894) : Monologue poignant d'un vieux soldat napoléonien, créé pour Henry Irving.
- *A Story of Waterloo* (1895) : Version élargie du monologue, jouée au Lyceum. Irving y campe un vétéran hanté par ses souvenirs.
- *The House of Temperley* (1909) : Adaptation de *Rodney Stone*. Mélange de drame sportif, d'honneur et de rédemption, dans l'Angleterre des boxeurs et des gentlemen.
- *The Fires of Fate* (1909) : Pièce d'aventure exotique, tirée de son roman *The Tragedy of the Korosko*.
- *The Speckled Band* (1910) : Adaptation théâtrale de la célèbre nouvelle du même nom. Doyle y renforce l'atmosphère gothique et les effets scéniques.
- *The Crown Diamond* (1911) : Pièce policière centrée sur un vol de joyau, qui deviendra ensuite une aventure de Holmes dans le Canon (*La Pierre de Mazarin*)

L'opéra-comique

Le duo Gilbert et Sullivan connaît un immense succès avec des œuvres comme *The Mikado* (1885) ou *The Pirates of Penzance* (1879). Leurs opéras-comiques, pleins de satire et de fantaisie, attirent un public varié et contribuent à l'émergence d'une tradition musicale anglaise. Ils marquent aussi l'essor du Savoy Theatre, qui devient un haut lieu de l'opéra léger.

Le théâtre réaliste et engagé

Le réalisme affirme que le théâtre peut désormais affronter la vérité plutôt que la masquer. Il s'installe sur les scènes londoniennes grâce, par exemple, à Ibsen, dont *A Doll's House* et *Ghosts* exposent sans détour l'émancipation féminine, l'hypocrisie sociale et les héritages moraux. George Bernard Shaw s'inscrit dans cette même veine avec *Mrs Warren's Profession*, qui dénonce les mécanismes économiques et sociaux derrière la respectabilité bourgeoise,

Les comédies mondaines

À l'autre extrémité du spectre, Oscar Wilde triomphe avec ses comédies spirituelles.

le burlesque et la parodie

Ces genres prospèrent dans les théâtres populaires. *Black-Eyed Susan*, toujours reprise, tourne en dérision le mélodrame



naval avec ses marins outranciers et ses situations volontairement excessives. Quant à la pantomime *Aladdin*, elle offre un terrain de jeu idéal pour le comique visuel, le travestissement et l'improvisation, incarnant un esprit joyeusement irrévérencieux.

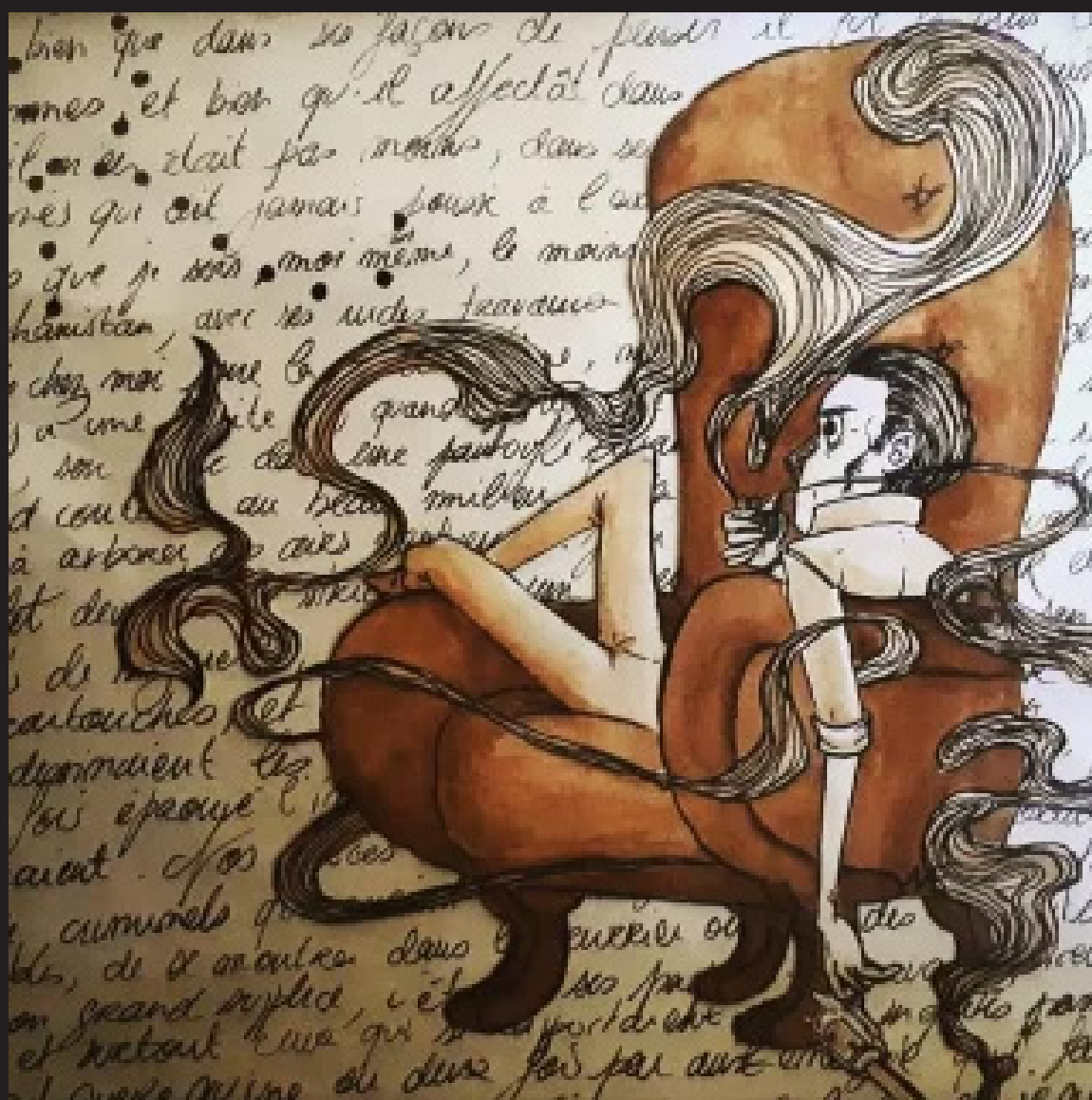
Le music-hall

Enfin, les music-halls connaissent une popularité immense. Ces spectacles de variétés, mêlant chansons, numéros comiques et acrobaties, offrent une échappatoire aux classes populaires. L'ambiance y est bruyante, festive, parfois subversive. Ils constituent une véritable culture parallèle au théâtre « sérieux » du West End.

Une évidence s'impose : l'art dramatique de l'époque naît autant de l'ingéniosité technique que des tensions sociales qui traversent la ville. Entre scènes

tournantes, machineries ambitieuses et conditions d'écriture souvent précaires, les dramaturges composent avec un monde en pleine mutation, où le spectacle devient à la fois miroir et révélateur des fractures urbaines. Leur travail, pris entre les exigences du public, la censure morale et l'urgence de dire le réel, témoigne d'une créativité tenace, capable de transformer les contraintes en moteur d'invention. C'est dans cet entrelacs de progrès, de luttes et d'audaces que s'est façonnée une dramaturgie moderne, dont l'héritage continue d'irriguer nos scènes contemporaines.

L'héritage de cette époque est immense : il influença durablement le théâtre du 20^e siècle, préparant le terrain pour des dramaturges comme Noël Coward ou Harold Pinter, et pour l'institutionnalisation du théâtre comme pilier de la vie culturelle britannique.



Le magazine vous plaît ?

N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux

<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités

[Groupe Facebook la Gazette du 221B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article

contact@gazette221B.com